THEORIA

EDITED BY ÅKE PETZÄLL

CONTENTS:

Volume XVI 1950 Part 3

C. W. K. GLEERUP
Lund

EJNAR MUNKSGAARD
Copenhagen

THEORIA

A Swedish Journal of Philosophy and Psychology
VOLUME XVI 1950 PART 3

Annual subscription (3 parts) 8,50 Swed. Cr. Single parts 3,25 Sw. Cr.

Orders may be sent to all booksellers or to the publishers, Messrs. C. W. K. Gleerup, Vårfrugatan 8, Lund, Sweden, or Messrs. Ejnar Munksgaard, Nørregade 6, Copenhagen K., Denmark.

●

Contents:

Manuscripts for the 1st number of the annual volume should be sent to the editor on December 1st of the preceding year, for the 2nd number on April 1st, for the 3rd number on September 1st *latest*

Les situations psychologiques précriminelles révélatrices des caractères de l'état dangereux

par

OLOF KINBERG
Saltsjöbaden, Stockholm

Les anciennes écoles de droit pénal et de philosophie du droit considéraient le criminel comme un abstractum moyen de l'homme et la totalité de la population comme un autre abstractum. Cependant, il n'y a pas d'individus abstraits, ni de foules abstraites, mais seulement des individus concrets et uniques, ainsi que des foules diversement composées par de tels individus. Les spéculations de la philosophie du droit sur les effets probables produits par les peines sur des individus particuliers et sur les foules n'étaient donc pas fondées sur des observations systématiques, recueillies avec des précautions suffisantes, mais basées sur des notions abstraites sur le caractère humain et sur ce qui est souvent appelé »l'expérience personnelle». Mais cette »expérience» n'est souvent faite que de notions fantaisistes sur le comportement du sujet dans des situations où il ne s'est jamais trouvé auparavant. Il va de soi que des conclusions tirées de telles prémisses manquent de base empirique et que leur valeur est douteuse.

L'évolution de l'école positiviste italienne a changé la manière

---

Publication n:o 4 de l'Institut de Criminologie de Stockholm.

d'envisager ce problème. La thèse principale de cette école est qu'un traitement rationnel du criminel présuppose une connaissance approfondie des criminels concrets. Les notions arbitraires sur le criminel abstrait qui n'existe nulle part ne peuvent pas fonder d'une manière satisfaisante les mesures pratiques qui doivent nécessairement s'adapter non seulement aux besoins de protection de la société mais aussi au caractère du délinquant. Aussi est-il nécessaire de connaître la personnalité criminelle pour arriver à des notions concrètes sur les causes de la criminalité.

En posant ainsi le problème sur une base empirique, il s'agit de protéger les particuliers et la société contre les manifestations de la dangerosité du délinquant.

Depuis longtemps un des thèmes prépondérants de la discussion criminologique est la question de savoir si les facteurs individuels prennent le pas sur les facteurs mésologiques dans la genèse du crime, ou vice versa. En vertu de la théorie lombrosienne du criminel-né, on a attribué à l'école positiviste une attitude purement individualiste. Cette opinion est contestable. Lombroso lui-même n'évaluait le nombre des criminels nés qu'à 35—40 % de tous les criminels. De plus, surtout dans ses publications tardives, il considérait les facteurs mésologiques comme assez importants pour la genèse du crime.

Une forme extréme de la théorie mésologique est apparue surtout aux Etats-Unis, où l'éclosion d'une sociologie nouvelle a dirigé l'attention sur les entités collectives, les groupes sociaux et leurs influences sur les individus.

Or, toutes les manifestations bio-psychologiques et notamment le crime sont le résultat de stimuli provenant du milieu intérieur, humoral, des cellules et de l'ambiance extérieur, psycho-sociale ou physico-cosmique, de l'organisme entier, c'est à dire qu'elles sont des réponses à des stimuli dont l'origine se trouve dans un de ces milieux. En vue d'un ordre systématique on a depuis longtemps distingué dans la médecine entre les facteurs endogènes et les facteurs exogènes. Dans la biologie la notion de »milieu interne» est de vieille date; elle a été créée aux approches de

1860 par le physiologiste français Claude Bernard. Malgré son âge cette notion importante n'a été employée dans la psychologie qu'assez tard, ce qui s'explique par le fait qu'en psychologie on s'est souvent contenté d'interprétations finalistes tirées des épreuves psychiques subjectives au lieu de chercher une explication objective et causale des phénomènes bio-psychologiques. La signification du milieu interne comme cause de changements psychologiques saute aux yeux quand il s'agit d'intoxications provoquées par des poisons qui ont été introduites dans l'organisme (alcool, morphine, cocaïne, hachisch, peyotl etc.). Les altérations du liquide des tissus peuvent aussi consister en une augmentation ou une diminution des matières qui sont des ingrédients normaux du liquide, p. ex. le sucre du sang, l'oxygène, etc. Une instance bien connue de ce genre est l'accès de confusion causé par l'abaissement du pourcentage de sucre dans le sang par suite d'une dose trop grande d'insuline. Une fatigue extrême, compliquée ou non d'un jeûne prolongé, produit parfois chez certaines personnes un état de forte irritation qui peut se manifester par des actes violents. Chez d'autres dont le fonds d'énergie cérébrale est réduit en raison de facteurs constitutionnels, les »subvalides» selon la théorie générale de psychologie du psychiatre suédois H. Sjöbring, les mêmes facteurs produisent des états d'obnubilations qui peuvent engendrer des actes criminels. Dans tous ces cas, le changement du milieu interne humoral produit des altérations des tendances réactionnelles de l'organisme, mais il faut aussi des stimuli provenant du milieu extérieur pour provoquer des réactions musculaires. Donc, on ne peut dans aucun cas soutenir que tel ou tel comportement soit endo- *ou* exogène puisqu'ils sont tous endo- *et* exogènes. Le crime, ainsi que chaque comportement bio-psychologique chez l'homme, est donc produit par un choc entre un organisme d'une structure détérminée et des milieux internes et externes déterminés.

Il s'ensuit qu'une analyse approfondie des causes d'un crime déterminé requiert une analyse non seulement des caractères bio-psychologiques et pathologiques de l'individu criminel mais

aussi des milieux qui ont agi sur lui. C'est par une telle analyse, et par elle seule, qu'on peut déterminer d'une manière satisfaisante le degré et le caractère de la dangerosité de l'individu.

Il va de soi que d'autres facteurs importants peuvent orienter le choix des méthodes pratiques de lutte contre le crime, tels que des maladies cérébrales et autres, des malformations cérébrales et psychiques dérivées de dispositions pathologiques, des influences nocives du milieu psycho-social pendant la phase plastique du développement, l'éducabilité de l'individu par diverses mesures de traitement etc. Néanmoins la dangerosité garde sa place au premier rang des facteurs dont la connaissance est indispensable dans la lutte contre le crime. C'est pourquoi l'évaluation correcte de la dangerosité à ses différents degrés et dans toutes ses nuances sera toujours une tâche essentielle de la criminologie.

A première vue, le diagnostic de la dangerosité semblerait chose assez simple: un homme qui a commis un délit insignifiant serait peu dangereux; un autre, par contre, qui a commis un crime grave serait très dangereux. Or, tous les criminologues ayant étudié personnellement un grand nombre de délinquants savent que cette opinion n'est pas fondée, bien qu'elle soit assez répandue parmi les magistrats. Il y a donc une distinction à faire: par son acte criminel un homme peut avoir démontré qu'il était dangereux au temps de la perpétration de cet acte, mais dans bien des cas sa dangerosité s'est épuisée par le crime de sorte qu'elle ne persiste plus à l'avenir. Mais ce qui intéresse la politique criminelle est précisement de savoir s'il continuera ou non d'être dangereux.

D'autre part il y a beaucoup de cas où le crime actuel est assez insignifiant tandis qu'une analyse de la personnalité du délinquant et de son comportement antérieur au crime actuel démontre qu'il est très dangereux. C'est en omettant de faire une telle analyse ou en ne possédant pas les connaissances nécessaires que le magistrat manque souvent de choisir le traitement idoine.

Pour établir le diagnostic de la dangerosité dans ses degrés et nuances il y a deux chemins à suivre. D'abord il faut étudier

la personnalité du délinquant sous tous ses aspects: le fond constitutionnel, les troubles psychiques accessoires d'origine lésionnelle ou produits par des malformations cérébrales causées par des gènes pathologiques ou consécutives à des circonstances ou des événements malheureux. Pourtant une étude même approfondie de l'individu n'est presque jamais suffisante pour éclaircir sur la dangerosité. La personnalité est la somme algébrique des tendances réactionnelles actuelles. Etant potentielles, celles-ci ne sont pas directement observables et ne se révèlent que par des réactions qui présupposent des stimuli adéquats. Selon le mot de Schopenhauer, le caractère est empirique, ce qui signifie qu'il est impossible de savoir avec certitude comment réagira un individu dans une situation où il ne s'est jamais trouvé auparavant. C'est pourquoi les action de personnes dont nous croyons connaître assez bien le caractère nous ébahissent et nous épouvantent parfois. C'est aussi à cause de ce fait qu'il arrive trop souvent que le personnel de certains établissements (asiles d'aliénés, prisons ou institutions correctionnelles d'autre genre) se trompe sur le pronostique social des internés. Quand un interné est calme et ordonné pendant le séjour à l'établissement, l'on conclue faussement qu'il ses comportera de la même manière après la sortie. Mais on oublie alors qu'il peut avoir des tendances réactionnelles aggressives et dangereuses qui ne sont pas activées dans l'établissement, faute de stimuli adéquats, tandis qu'elles se manifesteront aussitôt qu'il sera exposé aux stimuli qui sont de nature à éveiller ces tendances aggressives. Car l'individu et son milieu font toujours une totalité fonctionnelle. Lorsque les circonstances mésologiques changent, le total fonctionnel change aussi. Donc, pour revenir à l'exemple cité plus haut, l'individu n'est pas le même au point de vue fonctionnel dans l'établissement que dans certains milieux extérieurs.

Il est évident que c'est surtout la situation précriminelle et la manière dont y a réagi le criminel qui peut nous donner des renseignements précieux sur sa dangerosité. Il est vrai que le crime même dévoile souvent des tendances profondes et cachées jusqu'au moment de son exécution, mais c'est à la lumière de

la situation précriminelle que le genre de manifestation de ces tendances devient plus clairement explicable. De plus, la situation judiciaire du délinquant rend possible des recherches sur ses traits personnels et ses actions préalables qu'il a dissimulées soigneusement, recherches qui ne sont guère possibles dans d'autres situations.

Le comportement des hommes étant déterminé par ses tendances réactionnelles et les stimuli agissant sur eux il faut rechercher avec la plus grande attention dans les situations précriminelles les stimuli qui ont pu agir sur le délinquant. Ce faisant, on trouvera qu'il y a deux espèces de situations mésologiques qu'il faut bien distinguer et que nous avons coutume d'appeler les situations spécifiques ou »dangereuses» et les situations non-spécifiques ou »amorphes».

I. *Les situations spécifiques, »dangereuses»*

Elles se distinguent par deux traits:

1) L'occasion de commettre un crime est toujours présente. Le délinquant présomptif n'a donc pas besoin de chercher l'occasion ou d'en créer les conditions.

2) La présence d'un facteur dynamique, c'est-à-dire une pulsion vers un acte criminel d'un certain genre. Cette pulsion peut être constitué par des traits psychologiques individuels ou par quelque circonstance appartenant au milieu.

C'est par ces deux caractères que la situation mésologique spécifique devient dangereuse à deux points de vue: elle prédispose le sujet à un développement criminel; elle expose les personnes et les choses qui appartiennent à l'ambiance du sujet et qui par cela se trouvent dans la situation dangereuse à être la victime ou l'objet d'un acte criminel. C'est aussi par ces caractères que la situation dangereuse mérite une attention spéciale.

Parmi les situations dangereuses il y a lieu de nommer d'abord la »situation préincestueuse», qui est très simple et transparente. Avec mes élèves, MM. G. Inghe et Svend Riemer, j'ai publié une monographie basée sur 100 cas d'inceste soumis à un examen

mental et sociologique pendant le procès. Dans les cas d'inceste entre père et fille nous avons trouvé deux traits constants. D'abord un endiguement, une stase, de l'instinct sexuel provoquée par la maladie ou la mort de l'épouse, par des incompatibilités d'humeur entre les époux ou par d'autres circonstances. Parmi les circonstances favorisant l'incitation à l'inceste on trouve l'intimité de la vie familiale qui contribue à orienter l'instinct sexuel du sujet vers ses enfants.

L'occasion de commettre des actes incestueux est donnée par l'intimité de la vie de famille et par l'autorité paternelle qui peut empêcher la fille, surtout si elle est mineure, de s'opposer aux désirs de son père.

Les situations prédisposant à commettre des meurtres ou assassinats sur des membres de la famille impliquent la présence dans la famille d'un membre atteint d'une maladie mentale, entraînant une tendance destructive à l'encontre des membres de la famille. Le cas classique est celui du père ou de la mère mélancolique se trouvant sous l'influence d'un délire accompagné d'idées de mortification et d'autoaccusation, souvent de caractère métaphysique, et se manifestant par l'idée d'avoir péché contre le saint esprit, péché qui selon la doctrine chrétienne est impardonnable. Dans son extrême désespoir le malade commence à spéculer sur le sort métaphysique de ses enfants qui ne sont pas encore en âge de commettre ce péché. Pour les empêcher de tomber dans le même état désespéré où il se trouve lui-même, il tue ses enfants. Dans ses cas le crime revêt un caractère »altruiste».

Chez les sujets atteints d'autres formes de maladies mentales le mécanisme psychologique menant au crime est différent, ce qui n'empêche que le cours des événements restent le même. Les meurtres ou les assassinats de membres de la famille sont un genre de crime dont les traits caractéristiques se répètent d'une manière monotone.

Il y a une autre situation dangereuse qui présente une certaine ressemblance avec celle que je viens de décrire. C'est celle où une personne vit dans un milieu étroit, souvent celui de sa propre

famille, duquel elle ne peut pas se soustraire et où elle est pendant longtemps exposée à un traitement brutal qui à la fin éveille chez elle un sentiment de désespoir et de révolte qui aboutit à un meurtre ou assassinat commis contre le tourmenteur. En Suède où il existe depuis une trentaine d'années une législation sociale visant le traitement des alcooliques et la protection de ceux qui sont objets de leurs tendances aggressives, il y a un type assez fréquent que nous avons l'habitude d'appeler les »tourmenteurs d'épouse». Cependant, malgré la fréquence de cette situation dangereuse, il n'arrive presque pas chez nous que les femmes maltraitées commettent des aggressions contre leurs maris. Cela dépend en majeure partie de l'existence de cette législation qui rend possible de protéger la famille en plaçant l'alcoolique dans un établissement de traitement avant que la femme ne soit arrivée à un tel degré d'exaspération qu'elle ne trouve autre moyen de protection pour elle-même et pour ses enfants que de tuer son mari.

Lors d'un voyage d'études aux pays balkaniques comme membre d'une commission nommée par Howard League de Londres, je vis dans tous ces pays un grand nombre d'assassins femmes. En me renseignant sur elles, je sus que la plupart d'entre elles avaient été mariées à des buveurs qui pendant des années les avaient maltraitées cruellement ainsi que leurs enfants. Une des causes de ces crimes était donc le manque d'une legislation de protection à l'égard des membres de familles contre un père ou un fils alcoolique et aggresseur. Pendant une visite en France que je viens de faire et qui ne dura que trois semaines j'ai connu par les faits divers de journaux pas moins de trois cas du même genre. Les conditions sous lesquelles vivaient les femmes et les enfants de ces buveurs étaient les mêmes que j'ai connues dans des milliers de cas en Suède sans que les tourmenteurs aient été tués par les victimes de leur activité brutale. En fait, il n'y a dans les prisons de Suède pas un seul assassin femme. Les cas rares où une femme a recours à un meurtre ou assassinat sont tous des cas clairement pathologiques (psychoses mélancoliques ou confusionnelles etc.). En raison des circonstances psycholo-

giques d'où naissent les crimes commis par des épouses maltraitées, ils peuvent être caractérisés comme des actes d'évasion ou des instances de légitime défense.

Quant au développement psychologique qui mène à la catastrophe, on trouve bien des mécanismes psychologiques qui ont été si bien décrits par M. de Greeff dans son rapport général au Congrès de criminologie de Paris.[1] Le maltraitement continu réveille des sentiments d'irritations, de colère, de dépit, mélangés de crainte. Le comportement odieux du tourmenteur produit un dévalorisation progressive ainsi qu'un désengagement croissant à son égard. Les sentiments de pitié qui au commencement de son développement vers l'alcoolisme ont pu être provoqués par sa détérioration physique et morale sous l'influence de l'alcool s'atrophient bientôt et sont remplacés par un mutisme affectif ou une haine profonde. A la fin, la tension émotionnelle devient si intense qu'elle explose en un acte criminel. Dans un cas une femme française poussée à bout par les mauvais traitements qu'elle subissait depuis des années par son mari buveur fit un jour bouillir une grande quantité d'eau, et quand celui-ci était rentré complètement ivre et s'était couché, elle l'avait échaudé avec l'eau préparée à l'avance.

M. de Greeff considère que le »silence affectif» envers la victime d'un acte criminel peut s'expliquer par un développement successif sous des influences psychologiques anormales chez une personnalité parfaitement saine au point de vue biologique. Seulement, si le »silence affectif» est absolu et le crime commis est excessif, il suppose que »seuls des êtres profondement tarés sont susceptibles d'en être amenés là sans trop s'en apercevoir». Je suis du même avis. Mais lésés biologiquement ou non avant le développement qui a abouti au crime, les criminels de ce genre doivent tous être exempts de punition et soumis à un traitement médical. Car leur état psychologique lorsqu'ils commettent des crimes de ce genre est manifestement anormal. De plus, ils appartiennent au groupe où la dangerosité s'épuise avec le crime.

[1] Etienne de Greeff: La criminogénèse, Rapport général présenté au IIe Congrès international de Criminologie à Paris 1950.

Il n'y a donc pas lieu d'aggraver leur vie malheureuse par le malheur ultérieur d'une punition sevère mais inutile pour la protection de la société.

Dans la situation dangereuse dont je viens de parler, ainsi que dans la précédente, l'occasion de commettre un crime est donnée par la vie en commun du criminel et de la victime. La pulsion vers le crime vient de la mésadaptation psychologique et la situation émotionnelle tendue de la victime du tourmenteur qui la pousse à chercher à s'évader par n'importe quel moyen.

Un autre genre de situation dangereuse se trouve chez les sujets prédisposés à tuer leur maîtresse. A l'égard de ces »tueurs de maîtresse» aussi, la situation psychologique se retrouve avec monotonie d'un cas à l'autre. Ici on trouve un homme, en général assez jeune, et qui a une liaison avec une jeune fille. Elle veut rompre avec son amant mais il refuse. Il pense ne pas pouvoir vivre sans elle, il devient inquiet et agité, il commence à dormir mal, il néglige son alimentation, il devient de plus en plus déprimé et l'idée de se suicider naît en lui. Il rumine cette idée et les traits pathologiques s'accentuent. Un caractère distinctif chez ce type de sujets est la tendance à exécuter le projet de suicide en présence de la maîtresse. Ceci paraît révéler un trait »hystérique» et autocommisérateur. En se suicidant sous les yeux de sa maîtresse il tend à conserver son emprise sur elle en la forçant de se souvenir toujours avec remords du fait que par sa dureté elle a provoqué son action désespérée.

Chez une personne qui est décidée ou se croit décidée à se suicider tombe une des barrières dressée contre l'acte criminel. Si le sujet se tue immédiatement après son crime, rien de pire ne peut lui arriver. Dans la constellation psychologique précurseuse de ce genre de crime on trouve aussi un sentiment de grief envers la maîtresse. Si, moi, je meurs, pourquoi continuerait-elle de vivre et de jouir de la vie? Pourtant, ce qui est remarquable dans ces cas c'est qu'en général il n'y entre aucun sentiment de jalousie.

Si l'amant s'est armé et se trouve en présence de sa maîtresse elle court un grand risque. Car même dans les cas où l'amant

n'a eu préalablement aucune intention de la tuer, il arrive souvent qu'une pulsion subite survenue sans provocation discernable de la part de la jeune fille aboutisse à un attentat à sa vie.

Dans le premier cas de ce genre que j'aie connu, le jeune homme, après avoir tiré quelque coups de revolver sur sa maîtresse, jeta l'arme par terre et courut se jeter dans l'eau d'une petite rivière qui se trouvait tout près. Bien qu'il n'y eût que 50 centimètres d'eau, il réussit à se noyer en se couchant sur le fond de la rivière. Cependant quelques jeunes garçons qui l'avaient vu appelèrent au secours et le noyé fut repêché évanoui et ranimé par la respiration artificielle. La jeune fille fut sauvée aussi.

Dans ce cas il y avait donc un »suicide étendu» mais raté. Dans d'autres cas la force d'action s'épuise par l'attaque sur la femme de sorte qu'il ne se produit aucune tentative de suicide. Nous appelons les cas de ce genre des »suicides déraillés».

Les situations prédisposant aux meurtres de maîtresse présentent les traits caractéristiques des situations dangereuses: une tendance auto-destructive provoquée par le conflit érotique et étendue à l'objet de l'instinct sexuel comme pulsion à l'acte criminel et l'intimité entre les amants offrant l'occasion de réaliser la pulsion criminelle.

Dans la clinique de psychiatrie légale, j'ai pu étudier un assez grand nombre de ces cas et j'ai été frappé par la monotonie du mécanisme psychologique actif. Parfois ce mécanisme se révèle même chez des schizophrènes qui commettent des suicides étendus à l'objet de l'instinct sexuel. Il semble donc que la situation érotique donnée déclenche un mécanisme préformé qui est profondement enraciné chez des hommes d'un certain type psychologique. Une autre observation intéressante est qu'en général on ne trouve pas d'autres tendances criminelles chez ce genre de délinquants.

Il est bien connu par la vie et par la littérature qu'il existe une connexion entre la passion érotique et la tendance suicidale. Des cas de »mort en beauté» et »suicide à deux» sont relatés de temps en temps dans les faits divers de la presse. Parfois ils ont

un caractère retentissant par la situation sociale des protagonistes. Ce lien entre un sentiment qui est au service de la propagation du genre humaine et une tendance vers l'autodestruction peut paraître énigmatique. Pourtant il y a dans ce sentiment et dans les attitudes sociales qu'il éveille chez les amants mêmes et dans leur entourage bien des circonstances qui expliquent la chose. La passion érotique est une émotion tellement forte et particulière qu'il y a peu de ressemblance entre elle et les petites émotions provoquées par les événements de tous les jours. A cause de cela ces petites émotions banales sont regardées par ceux qui sont envahis par la passion érotique comme mesquines et ayant peu d'importance. Ils savent que la plupart de leurs semblables envisagent leur passion avec une curiosité bienveillante ou critique, souvent amusée. Pour beaucoup d'entre eux l'attachement profond qui existe entre les deux amants paraît chose inexplicable ou ridicule. Cette attitude de leur entourage leur donne l'impression d'être isolés dans un monde hostile. A l'instar de Zeus qui tâchait de cacher dans des nuages ses aventures sentimentales aux regards jaloux de Héra ils font de leur mieux pour tenir secrète leur passion. Tout cela augmente leur sentiment d'isolement social et leur désengagement envers les choses du monde extérieur.

Si leur situation sociale est telle qu'une solution de leur problème peut être obtenue par collage ou mariage la forte tension émotionnelle s'abaisse peu à peu et leurs attitudes envers leur milieu social s'égalisent. Si, par contre, une telle solution est impossible il arrive souvent que leur dévalorisation de tout ce qui n'est pas leur passion augmente ainsi que leur désengagement vis-à-vis du genre de vie qui est le lot de la plupart de leurs semblables, et leur aventure érotique finit dans certains cas par une crise suicidale.

Leur sentiment d'être en conflit avec leur monde social qu'ils sont pourtant incapables de négliger complètement provoque une réaction émotive de déplaisir qui renforce leur désengagement envers la vie. Ainsi leur vie émotionnelle oscille entre un maximum de plaisir et un maximum de déplaisir. D'ailleurs l'inten-

sité de leur activité érotique contribue aussi à produire une fatigue extrême qui est souvent accompagnée d'un état de déplaisir intense avec des vélléité de mourir. Cela arrive chez des hommes en plein équilibre mental et sans que ces vélléités soient précédées d'une dévalorisation de la vie par suite de crises psychologiques commes celles qui se trouvent chez des couples envahis par une passion érotique.

»Les situations de jalousie» présentent des traits analogues. Il s'agit d'une situation érotique où l'un des partenaires ou tous deux ont ou croient avoir des griefs l'un envers l'autre. L'insatisfaction fait naître l'idée que l'intérêt érotique du partenaire a trouvé un objet nouveau. C'est avant tout chez les alcooliques qu'on trouve des idées de jalousie dont la vivacité et l'emprise sur le sujet est en raison directe avec le degré d'intoxication chronique. S'il est privé d'alcool pendant quelque temps les idées de jalousie palissent ou disparaissent entièrement pour reparaître quand il reprend ses habitudes alcooliques. Cette relation entre les idées de jalousie et le degré d'intoxication semble démontrer que les lésions cérébrales produites par l'intoxication constituent une cause importante de ces idées. Mais tous les alcooliques ne sont pas jaloux. Dans la genèse des idées de jalousie il y a donc d'autres facteurs d'ordre individuel ou mésologique.

Chez les jaloux alcooliques on trouve la même tendance destructive que chez le type de sujets précédemment étudié. Mais contrairement aux »tueurs de maîtresse», les tendances destructrices des jaloux n'empruntent pas en général le détour du suicide. Leurs attaques contre l'objet de leurs désirs sont directes et souvent très brutales. J'ai connu des cas où des alcooliques jaloux ont tâché de faire sauter à la dynamite l'appartement ou même toute la maison où ils habitaient avec leur famille. Dans un cas, un alcoolique qui s'opposait à l'action en divorce de sa femme essaya de la détruire et de se suicider à la dynamite pendant le coït. Ce qui démontre une certaine affinité avec le groupe précédent.

La contribution des alcooliques à la criminalité est énorme.

Parmi les situations dangereuses où des intoxiqués alcooliques jouent un rôle il faut nommer les »rixes des alcooliques». Tandis que la dangerosité des tueurs de maîtresse et des jaloux est strictement localisée et se dirige contre un seul objet, les aggressions commises par des alcooliques violents peuvent être dirigées contre n'importe qui se trouvant par hasard dans leur entourage. Ce genre de délit porte également la marque de la criminalité alcoolique, à savoir la brutalité et la disproportion entre le stimulus déclenchant l'acte et son caractère excessif.

Jusqu'ici il n'a été question que des situations dangereuse où la dangerosité est dirigée contre des personnes. Dans d'autres situations dangereuses elle se dirige contre la propriété.

Comme paradigme on peut mentionner »la situation de détournement» où l'occasion de commettre un délit est constituée par le fait que le sujet dispose de biens appartenant à autrui et qui lui ont été remis en dépôt ou à titre de mandat.

Cependant la pulsion au crime peut relever de types très variés. Elle peut être constituée par des circonstances mésologiques extérieures, le plus souvent des difficultés économiques causées par un salaire insuffisant, une famille trop nombreuse, des accidents du travail ou d'autres événements malheureux, des maladies de longue durée et entraînant des dépenses considérables etc.

Dans d'autres cas la pulsion est produite par des traits individuels. Ici on trouve une très grande variation. Un des types les plus fréquents est le joueur qui aime l'argent, mais essaie d'éviter l'effort nécessaire pour le gagner. Il joue à la loterie, il spécule à la bourse etc. Lorsque ses revenues sont insuffisantes pour couvrir ses dépenses il emprunte à la caisse qui lui a été confiée, il hypothèque les titres qui lui ont été remis en depôt etc. Evidemment on ne connaît pas le nombre des cas où ces opérations réussissent. En cas d'échec, leur auteur est traduit devant les tribunaux.

Dans un de mes cas j'ai trouvé une vanité et un snobbisme excessif à la base des détournements. Il s'agissait d'un caissier de banque qui avait détourné de grosses sommes. Il était

d'extraction modeste mais il avait l'ambition de paraître un homme de haute culture et de goûts raffinés. Pour réaliser ce rêve il achetait pêle-mêle des meubles antiques, des objets d'art etc. N'étant pas du tout connaisseur, il devait payer cher des imitations sans valeur. Son ambition ne s'arrêtait pas là. Il acheta un immeuble dans l'archipel de Stockholm où il fonda un petit musée ethnographique en plein air, imitation du jardin publique de Skansen à Stockholm où l'on a recueilli des maisons et autres objets de l'antique culture suédoise. Tout cela coûtait des sommes qui excédaient de beaucoup ses ressources économiques. Pour satisfaire à son snobbisme maniaque il détourna quelques centaines de milliers de couronnes. Il fut condamné à 14 mois de travaux forcés en juillet 1936 et libéré en août 1937. Une recherche en cours à l'Institut de criminologie de Stockholm sur le prognostic social de 500 délinquants examinés par O. Kinberg dans les années 1930 pendant l'instruction a révélé qu'à partir de sa libération cet homme a gagné sa vie honnêtement dans le commerce — d'antiquités.

Un autre caissier de banque qui vivait dans une petite ville, avait détourné quelques milliers de couronnes. Sa situation économique était bonne. Il n'était pas joueur. Il n'avait pas de vices. Il menait une vie tranquille sans attirer l'attention. Un beau jour, une personne vint à la banque pour solliciter un emprunt. La banque trouva la caution insuffisante et refusa. Pour une raison ou une autre, le caissier s'offrit à aider cet homme qui se trouvait dans une situation difficile. Un peu plus tard la même chose se répéta. Il fut connu dans la petite ville que le caissier pouvait procurer de l'argent quand la banque avait refusé. Les sommes qu'il prêtait augmentant, il commenca à emprunter à la caisse de la banque. Fatalement, les emprunteurs ne pouvaient pas tous remplir leurs engagements et ainsi les détournements du caissier se révelèrent. Ici aussi on trouve comme facteur incitateur une vanité excessive, seulement d'un autre genre que dans le cas précédent, une espèce d'attitude de bon Dieu qui pouvait toujours aider, même lorsque les banques refusaient leur appui.

Une fois j'ai observé le fait un peu paradoxal qu'un homme commettait des détournements en raison d'une sorte de pathos social. Il occupait une poste de confiance dans une organisation ouvrière comme distributeur d'allocations de chômage. Dans des cas où il trouvait que l'autorité centrale n'avait pas attribué des allocations suffisantes il les augmentait en prélevant la différence sur la caisse qu'il administrait.

Assez souvent des détournements sont engendrés par l'ignorance des règles de la comptabilité ou par surmenage et incapacité d'exécuter les maniements de comptabilité nécessaires à une gestion correcte des affaires.

Dans bien des cas la situation dangereuse se trouve associée à une certaine profession. C'est ainsi que des escroqueries sont souvent commises par de modestes voyageurs de commerce qui circulent pour recueillir des ordres. Comme ils sont mal payés et souvent assez alcooliques, il leur arrive de temps en temps de se trouver dans des difficultés économiques qui les induisent à des manœuvres illicites.

L'analyse d'un très grand nombre de délinquants et leur conduite dans des situations dangereuses nous a permis d'en tirer certaines conclusions.

1. Les situations dangereuses selon la définition donnée ne sont pas dangereuses pour toutes les personnes qui s'y trouvent. Il y a donc lieu de distinguer entre celles qui sont dangereuses objectivement et subjectivement. Ce qui décide si une situation dangereuse du point de vue objectif est également dangereuse subjectivement est la structure biopsychologique des personnes qui s'y trouvent.

2. La dangerosité est souvent limitée à une seule forme d'infractions. L'assassin de famille, l'incestueux, le tueur de maîtresse, l'escroc voyageur de commerce par exemple sont dangereux dans leur situation spécifique mais en général pas dans une autre situation.

3. La dangerosité est souvent orientée contre une personne déterminée comme chez les »tueurs de maîtresse» et les jaloux,

ou à un certain groupe de personnes comme ches les »assassins de membres de la famille».

4. Dans certains cas la tendance à récidive peut être considérable tandis que les délits sont assez insignifiants. Ainsi les petites escroqueries liées à un certain métier se répètent souvent avec un grand nombre de délits sous chaque récidive. Donc la disposition à délinquer est facile à réveiller, et pourtant le degré de dangerosité est assez faible.

5. La dangerosité spécifique disparaît si le délinquant cesse de se trouver dans la situation dangereuse.

Les conséquences pratiques au point de vue criminologique qu'on peut tirer de la connaissance des situations dangereuses et de la manière de combattre la délinquance spécifique qui en découle sont considérables. D'abord il importe d'empêcher qu'un délinquant soit replacé dans la situation dangereuse précédente après avoir purgé sa peine. Dans un de mes cas l'autorité pénitentiaire avait préconisé la grâce d'un incestueux à condition qu'il rentrât dans sa famille. Il en résulta un nouvel inceste.

De plus, quand la situation dangereuse est liée à une profession déterminée on doit empêcher que le délinquant reprenne son métier après l'exécution de la sanction.

Les conséquences pratiques d'ordre général ne sont pas moins importantes. Les situations dangereuses sont très fréquentes et n'importe qui peut s'y trouver un beau jour. Même ayant reconnu sa situation il peut se croire à l'abri du danger puisqu'il n'éprouve aucune pulsion au crime. Mais le facteur dynamique qu'implique la situation peut augmenter de force, de sorte qu'une situation qui ne présente aucun danger à l'heure actuelle peut devenir dangereuse soit pour celui qui se sent poussé vers un crime, soit pour celui qui est menacé d'en devenir la victime. Il y a donc lieu de traiter les situations dangereuses avec beaucoup de circonspection. Lorsque par exemple un homme dont la maîtresse veut rompre avec lui commence à parler de suicide, à souffrir d'insomnies, à paraître inquiet, agité, déprimé, la femme se trouve en danger manifeste et doit s'éloigner de lui par tous les moyens.

II. *Les situations non-specifiques, »amorphes»*

Ce qui caractérise ces situations est que l'occasion de commettre un délit n'est pas présente mais doit être recherchée. Cela exige la formation d'un plan, la reconnaissance du lieu du crime projeté, les préparatifs, l'acquisition des outils nécessaires, le choix de complices etc. En somme, tout cela demande une activité plus étendue. Cela montre que les personnes qui commettent des crimes dans des situations amorphes ont une disposition criminelle plus ou moins alerte. Cependant, malgré cette prédisposition au crime les dommages qu'ils provoquent ne sont pas toujours très graves, comme dans le cas des spécialistes en escroqueries miniatures ou en petits larcins. Il n'y a donc pas toujours un parallelisme entre la force de la tendance criminel le et le degré de dangerosité.

Dans les situations amorphes le danger d'être la victime du crime est moins limité à des personnes particulières ou aux groupes particuliers que dans les situations spécifiques.

Cependant, parmi ceux qui commettent des crimes sous l'influence de situations amorphes il y a des spécialistes qui commettent toujours des délits d'un certain genre (pick-pockets, certains escrocs) tandis que d'autres témoignent d'une criminalité polymorphe.

* * *

Pour la criminalité des bandes, des ligues et des associations de gangsters, la situation est intermédiaire entre le type spécifique et le type non-spécifique. Ici ce sont des criminels qui inventent une technique criminelle par laquelle ils rendent plus efficace leur activité, en même temps qu'elle protège dans une mesure plus ou moins étendue les membres contre les poursuites judiciaires. On sait ainsi que des ligues criminelles comme les camarillas, les maffias et les gangsters américains emploient avec succès des méthodes terroristes combinées avec des mesures de corruption destinées à mettre obstacle à des poursuites éventuelles contre les leurs.

Pour les membres subalternes de ces ligues la structure de la ligue peut équivaloir à une situation dangereuse, par le fait que les chefs préparent les occasions de commettre les crimes et commandent à leur personnel de les exécuter. De plus, les ligues pratiquent dans leur sein des méthodes de terreur pour retenir les membres qui ont déjà donné leur adhésion. Enfin un lien psychologique interne maintient leur solidarité; c'est la morale propre au groupe et engendrée par les conditions spéciales dans lesquelles vivent les membres de la ligue.

Tous ces traits, imputables au groupe, chez les sujets retenus dans les ligues criminelles augmentent leur dangerosité en réduisant leur force de résistance, par suite de la désorganisation de leurs règles préalables de conduite.

La situation où se trouvent les délinquants condamnés à des peines privatives de liberté et internés dans un pénitentier pourrait aussi être considérée comme intermédiaire entre la situation dangereuse et la situation amorphe. Certes, tant que le prisonnier se trouve dans la prison il est empêché de commettre des délits contre des personnes en dehors de la prison et ses possibilités criminelles dans la prison sont assez restreintes. Seulement, comme l'ont démontré les rapports sur »La prison facteur criminogène», présentés au Congrès de Criminologie à Paris en 1950, et les discussions auxquelles ils ont donné lieu, l'influence exercée par le milieu des prisonniers sur le prisonnier individuel tend à renforcer la pulsion vers le crime et à diminuer la résistance contre cette pulsion. Ainsi les influences psychologiques de la foule criminelle qui se trouve dans la prison tendent à assimiler chaque nouveau venu et constituent par cela une préparation à une délinquence future. De même, l'atmosphère de la prison, constituée par le régime pénitentiaire, et les attitudes du personnel envers les internés contribuent à les préparer à la récidive. Par ce fait la prison est dans beaucoup de cas une source indirecte de délinquence.

Par cet exposé j'ai voulu montrer que, par une analyse du comportement de l'individu dans une situation bien étudiée, on

peut arriver à une connaissance plus complète et plus nuancée de sa dangerosité dont on peut distinguer nombre de caractères: sa limitation à certaines situations et sa direction contre certaines personnes; la disposition plus ou moins forte à commettre des actes criminels qui n'est pas toujours en raison directe du degré de dangerosité; la manifestation de la dangerosité par un seul genre de crime ou par une criminalité polymorphe; la durée de la dangerosité qui s'épuise parfois dans le crime commis (meurtre de la maîtresse ou assassinat d'un membre de la famille, inceste découvert et puni).

Il est évident qu'une analyse des situations précriminelles, si pénétrante soit-elle, ne peut donner qu'une connaissance incomplète de la genèse d'un crime concret. Car la situation précriminelle seule, sans préjudice de la force de la pulsion, ne mène pas toujours au crime — heureusement, car autrement le volume total du crime serait encore plus elevé qu'il n'est actuellement, à cause de la fréquence des situations dangereuses. La question de savoir si une situation précriminelle, spécifique ou non, produira un crime dépend de la structure personnelle de celui qui s'y trouve. Pour mieux connaître les facteurs menant à un crime concret une analyse approfondie de toute la personnalité du délinquant est donc indispensable. Une telle analyse doit renseigner sur le fond constitutionnel du délinquant, à savoir ses caractères phénotypiques à mesure qu'ils proviennent d'une variation quantitative de dispositions ou gènes normaux qui obtiennent chez tous les hommes, et un milieu évolutif qui est normal au sens qu'il ne dévie pas beaucoup de celui qui existe pour la plupart des hommes. Puis, elle doit rechercher des déviations évolutives conditionnées par des dispositions pathologiques qui n'existent que chez certains hommes. Encore faut-il s'enquerir sur l'existence de lésions survenues chez des individus auparavant sains et normaux, par des facteurs intérieurs (toxiques, infectieux, allergiques etc.) ou extérieurs (traumatiques, d'ordre thérmique, électriques etc.). En dernier lieu il faut se renseigner sur les changements dans les attitudes sociales et morales engen-

drés par des facteurs d'ordre psycho-social pendant la vie de l'individu antérieure à la situation précriminelle.

Si l'on entreprend un tel examen total de la personnalité du délinquant du point de vue médical, psychologique et psychopathologique on trouve souvent non seulement des circonstances ambiantes et qui ont poussé vers le crime, mais aussi des faiblesses constitutionnelles, des défectuosités biopsychologiques d'ordre évolutif et des troubles psychiques causés par des lésions cérébrales. Souvent ces lésions cérébrales sont si subtiles du point de vue symptomatologique qu'elles n'ont pas été diagnostiquées au temps de leur première manifestation, ce qui fait qu'elles sont inconnues à leur porteur.

Un psychologue anglais, sir Cyril Burt,[2] a tâché de subtiliser la contribution médicale à l'étude de la criminogénèse en soutenant que l'attitude du médecin est essentiellement clinique. En général, il verrait ses patients couchés dans leurs lits d'où suivrait qu'il serait disposé à regarder la maladie ou l'infirmité comme logée dans le malade lui-même au lieu d'en chercher les causes ailleurs. Selon M. Burt le crime est »le résultat d'une réaction parfaitement naturelle quoique pas désirable chez un sujet parfaitement sain et normal sur une situation qui peut être considérée comme anormale ou pas désirable».

L'opinion de M. Burt est assez représentative de la théorie purement mésologique de la genèse du crime. Car en appliquant cette theorie on oublie facilement la personnalité du criminel située sous un grouillement de circonstances appartenant au milieu psycho-social. D'abord, les facteurs pourtant très importants du milieu interne humoral sont négligés. Puis, un grand nombre des circonstances psycho-sociales alléguées sont des ingrédients tellement fréquents de la condition humaine qu'elles ne pourraient pas être considérées comme anormales du point de vue statistique. Donc, si la théorie préconisée par M. Burt était

[2] *Sir Cyril Burt*: The Psychology of Crime dans »The Study of the Mind» (dans la publication de B. B. C. The Listerner, XLIV: nris 1131—1138). London 1950.

vraie la majorité des citoyens de la société actuelle seraient probablement des criminels.

D'ailleurs je crois que la signification donnée par M. Burt au terme »clinique» est peu exacte. Car, selon la terminologie actuelle la vue clinique veut dire qu'on tâche de regarder le comportement de l'organisme humain dans tous ses connexes causaux au lieu de restreindre l'attention à un certain groupe de phénomènes. C'est précisement à défaut de cette vue d'ensemble, »clinique», qu'on arrive à de telles explications borgnes de la criminogenèse.

* * *

Par une analyse de la situation précriminelle on peut trouver encore d'autres points de repère pour évaluer la dangerosité.

Si dans une situation dangereuse un crime sera commis ou non, dépend de la force relative des facteurs incitateurs et de la résistance. Au cas où un crime est commis bien que la force de la pulsion soit faible, la résistance doit nécessairement être encore plus faible. Cela prouve que la disposition criminelle est éveillée et forte ce qui veut dire qu'un stimulus adéquat assez faible est suffisant pour provoquer un crime.

Dans un de mes cas un jeune homme qui subissait une peine pour vol tua un jour un gardien avec un tranchet qu'on lui avait laissé dans la cellule où il était occupé à un travail de cordonnerie. La cause préponderante de l'acte était une irritation forte chez le prisonnier. A l'âge de 12—13 ans celui-ci avait été placé dans une maison de correction pour des mineurs. Un jour qu'il s'était irrité contre le directeur de la maison, il décida avec un camarade de faire sauter la maison à la dynamite. Les deux compagnons se préparèrent à exécuter leur projet et seule leur ignorance technique empêcha la réalisation de leur plan. La tendance destructive chez ce garçon et sa faible résistance aux incitations au crime constituaient donc un système de facteurs produisant une dangerosité excessive.

Dans d'autres cas on trouve que des pulsions fortes ont agi longtemps sur un individu avant que le crime ne fût commis.

Cela prouve que la résistance a été considérable. La probabilité qu'un tel homme se trouve de nouveau dans une situation où les pulsions auront une force suffisante à vaincre la résistance est donc faible. C'est pourquoi sa dangerosité future doit être considérée comme assez faible, même si le crime actuel a été assez grave.

Pour juger du degré et du genre de la dangerosité il y a un autre couple de facteurs dont il faut tenir compte. C'est la relation entre la force de la pulsion et l'extension de la réaction criminelle. Si une pulsion assez faible provoque une réaction criminelle excessive il y a lieu de conclure que la dangerosité est très grande et qu'elle provient de troubles mentaux sérieux.

Si un acte tombe dehors de la règle de la vie, c'est-à-dire, si elle dévie beaucoup de ce qui arrive habituellement, il y a lieu de douter que l'événement supposé soit arrivé de la manière imaginée.

Si un acte criminel supposé est tout à fait incompréhensible, on peut conclure ou qu'il s'est passé différemment qu'on le croit, ou qu'il est d'origine pathologique.

Il est bien connu de nos jours qu'une grande partie, peut-être la plupart des crimes graves sont commis par des personnes souffrant de quelque trouble mental, de vésanies classiques, de dysfonctions psychologiques survenues à la suite de lésions cérébrales de nature variée, soit de malformations psycho-cérébrales en relation avec des gènes pathologiques. La tendance criminelle étant souvent liée à des traits psychopathologiques, le diagnostic exact de la dangerosité présuppose dans ces cas une analyse clinique des phénomènes psychopathologiques que peuvent révéler les prévenus. Pour se former une opinion sur la dangerosité d'un accusé le juge ne peut donc pas se passer de l'aide d'un psychiatre expert en criminologie.

Les jurisdictions pénales peuvent faire deux sortes d'erreur quant à la dangerosité. En concluant du peu de gravité du crime

actuel à un faible degré de dangerosité chez le criminel elles sont disposées à le traiter d'une manière routinière sans prêter beaucoup d'attention à son caractère. Il s'ensuit que son traitement est souvent inadéquat, ce qui mène nécessairement à des nouvelles infractions du même délinquant. Aussi ne crois-je pas exagérer en disant qu'au moins dans mon pays la méconnaissance de la dangerosité chez des criminels dont le crime actuel est insignifiant est une des causes du récidivisme. En sous-estimant la dangerosité réelle chez certains criminels, les tribunaux affaiblissent donc la défense de la société contre les infractions pénales.

L'erreur contraire des tribunaux criminels consiste à surestimer la dangerosité en raison de la gravité du crime actuel. Comme je l'ai souligné auparavant il y a beaucoup de criminels, surtout parmi ceux pour lesquels une situation dangereuse est indispensable pour l'évolution d'un crime, dont la dangerosité s'épuise par l'action criminelle. Leur dangerosité future est donc insignifiante ou nulle. En infligeant des peines sévères et de longue durée à de telles personnes, les tribunaux rendent un médiocre service à la protection de la société et affligent des dommages inutiles aux délinquants en même temps qu'ils imposent des dépenses inutiles à la société. Dans de tels cas le condamné qui connaît mieux que son juge les facteurs qui l'ont influencé avant la perpétration du crime et qui regarde la punition qui lui a été infligée par la sentence comme excessive et injuste éprouve des sentiments de ressentiments, de rancune et de défi qui renforcent en lui des attitudes antisociales. Une peine excessive vis-à-vis de la dangerosité existante peut donc devenir un facteur criminogène.

La connaissance des situations dangereuses est importante non seulement pour les responsables de la politique criminelle (magistrats, personnel des établissements chargés du traitement des délinquants et de la prévention du crime etc.) mais aussi pour le public. N'importe qui peut se trouver dans une situation dangereuse, n'importe qui peut être victime d'une infraction

pénale, n'importe qui peut être atteint d'une maladie mentale de nature à altérer sa personnalité et à le prédisposer à commettre des infractions pénales. Il est donc utile à tout le monde de connaître les situations psycho-sociales qui peuvent amener une personne à être la victime ou l'auteur d'un crime.

La criminalité est une espèce de maladie sociale dont les racines profondes et enchevêtrées sont répandues un peu partout dans la société. Cela étant, il semble peu probable que les organes de la société chargés de combattre le crime puissent réussir seuls à mettre une fin à l'activité criminelle des particuliers. Pour mieux protéger la société contre les infractions pénales, il faut une aide active de la part du public. Cela présuppose non seulement une solidarité des honnêtes gens contre le crime mais aussi une meilleure connaissance des facteurs criminogènes. Parmi ceux-ci, les facteurs mésologiques sont plus faciles à reconnaître que les facteurs individuels, qui comprennent non seulement les traits psychologiques normaux mais aussi les traits psychopathologiques peu évidents aux yeux du public.

Au contraire les situations dangereuses spécifiques sont reconnaissables sans difficulté aussitôt que l'attention a été attirée sur elles. Si par exemple on savait généralement que la présence dans une famille d'un malade mélancolique atteint d'un délire de mortification et d'autoaccusation de caractère métaphysique implique que le malade peut très bien se suicider ou attenter gravement à la vie d'un ou plusieurs membres de sa famille, beaucoup d'homicides sur des membres de famille pourraient être empêchés. D'ailleurs, tous les criminologues ayant une expérience personnelle des criminels savent qu'un grand nombre de crimes très graves effectivement commis auraient pu être prévenus si l'entourage du criminel ou de la victime avait compris le danger de la situation où il se trouvait.

La langue anglaise possède un mot qui exprime très bien une certaine situation précriminelle; c'est le mot *murderee* qui désigne une personne qui par son comportement pour ainsi dire fait croître le risque d'être assassinée. En Suède nous possédons depuis plus de trente ans une organisation pour le traitement

des alcooliques qui nous donne des renseignements assez détaillés sur 15.000 alcooliques environ. Or, j'ai mainte fois pu constater comment des épouses d'alcooliques en favorisant les abus de leurs maris ou en excitant par des paroles ironiques ou ambiguës leur irritation ou leurs sentiments de jalousie, provoquent des émotions violentes qui poussent leurs maris à les tuer. Parfois ces attitudes provoquantes et imprudentes découlent du dédain qu'ont ces femmes pour leurs maris; elles pensent que des gredins comme eux n'oseraient pas commettre des actes violents, mais en cela elles se trompent. En somme, elles provoquent leur sort par l'ignorance de la situation dangereuse où elles ce trouvent.

Le diagnostic de la dangerosité laisse toujours beaucoup à désirer. Afin de l'améliorer il faut étudier systématiquement les différents groupes de criminels pour connaître en détail les mécanismes psychologiques qui mènent au crime. Par ce moyen seul il nous sera possible d'augmenter nos connaissances sur l'intensité, la direction et le genre de la dangerosité. Faute d'une connaissance suffisante de ces facteurs notre politique criminelle restera tâtonnante et arbitraire.

The descriptive definition of the concept 'legal norm' proposed by Hans Kelsen

An elementary analytical and critical investigation

by

HARALD OFSTAD
(Oslo)

PART II. CRITICISM

Some degree of control of Kelsen's descriptive definition (his DD_c-formulations)

As mentioned in the introduction of this paper [1] we intend to subject Kelsen's definition of the concept 'legal norm' — as interpreted by us — to two types of testing. First we shall compare his statements about the conceptual characteristics which that has to fulfill which jurists shall call »legal norm», i. e. what we have called his DD_c-formulations, with his formulations about the denotation of the term. Supposing that his statements about which objects by jurists are called by the term in question (or by a synonymous term) can be taken both as tenable and as expressing his own sincere intention, then we may test his DD_c-propositions by examining whether these objects have the properties stated in these propositions.

---

[1] The first part of this paper was printed in the previous issue of Theoria. One cannot expect to profit fully from part II, unless one has read part I. Part I included among other things a number of definitions of concepts used in this study, and they cannot be repeated here.

Our first test may consequently be formulated as follows: Supposing that Kelsen believes that the designation »general legal norm» is used to denote the objects: o_1, o_2, o_3 . . ., is it true that they have in common the characteristic C_x which he has been interpreted to assert in a certain DD_c-formulation?

Our second type of testing consists in a comparison between his DD_c-formulations and the answers to certain types of questions in a questionnaire used within a sample of persons whose usage we suppose Kelsen intends to describe. The aim of these questions was on the whole to get knowledge about which conditions the test-person claim fulfilled by an object in order to refer to it by the term »legal norm».

This test may be formulated thus: Supposing that Kelsen with his DD_c-formulations intends to describe the usage of the designation »general legal norm» and its synonyms within a certain group of people, is this description confirmed or disconfirmed when confronted with the answers to questions directed to people of this group about their usage of the term?

Strictly speaking, these two types of testing do not test the same type of descriptive definition. The first type tests a definition which has been constructed on the basis of an examination of the properties of those objects which by a certain group of people are called »general legal norms». In other words, this first type of testing fits a type of definition which disregards the possibility that the user of the term may apply it contrarily to his own intention.

The second type of testing fits, on the other hand, a type of definition which is constructed on the basis of hypotheses about the conditions which *the user* of the term holds that an object must fulfill for him to apply the term.[2]

We have not tried to guess whether Kelsen's definition intends to be of the first or second type, probably his intention is not clear on that point. So we will apply both methods. Since

[2] An attempt to classify different types of descriptive definitions, is made in my paper »*Descriptive definitions of the concept 'legal norm'*» (in Norwegian). (To be published.)

none of them is any well-developed way of testing descriptive definitions, it is more likely that the application of both are apt to give a more complete picture of the linguistic habits of the group in question, thereby offering a better basis for prediction of their verbal behavior.

In the following we will refer very frequently to those DD_c-formulations which were advanced in the first part of this paper. Those of them which will be referred to in the following we present once more.[3]

C_1: x is for competent jurists (1) synonymous with a formulation in imperative mood or with a formulation which says or denies that something ought to be done or shall be done or must be done and (2) not synonymous with a descriptive formulation.

C_{3_2}: x is for competent jurists not synonymous with a pure norm or an evaluative statement.

C_{3_4}: in the scheme »If A is, B ought to be», »A» may designate any kind of behavior and »B» any kind of sanction.

C_4 : x is for competent jurists synonymous with a formulation prescribing sanctions against certain persons.

C_{5_1}: it is possible to coordinate every x to a certain norm — called the basic norm — in such a way that the following relation is fulfilled: if the basic norm ought to be obeyed, then every x ought to be obeyed.

C_{5_2}: x is true.

C_{5_3}: x is neither true a priori nor can x be empirically confirmed or disconfirmed in an intersubjective manner.

C_{5_4}: jurists do not call a prescription a legal norm unless they think it valid in the sense that it ought to be obeyed.

C_6: jurists hold that x ought to be obeyed because it was created in accordance with certain other x.

[3] Each of them may be understood in the following way: on the basis of analysis of sentences proposed by Hans Kelsen it is legitimate to suppose that he thinks that jurists will only call an object ,A, »a legal norm» if the propositional function C_x is true for the value 'A'.

Not all our hypotheses as to the conceptual characteristics proposed by Kelsen are reproduced above. They will be found in the previous issue of Theoria. Only those are given above which can be discussed in the following without presupposing a too lively memory of part I.

On the basis of our hypotheses as to his DD_c-propositions, we constructed two alternative descriptions of his descriptive definition. See part I, sect. 8.

C_{7_1}: x belongs to a system of prescriptions which are on the whole applied, i. e. obeyed by certain organs of the society.

C_{7_2}: x belongs to a system of prescriptions which are *either* on the whole applied, i. e. obeyed by certain organs of the society, *or* on the whole obeyed by the individuals in the sense that the frequency of different types of penalized behavior within the society is beyond a certain limit.

Sect. 9. A comparison between Kelsen's propositions about the connotation of the concept 'legal norm' and his implied propositions about its denotation

Sorry to say, we have not found that Kelsen mentions many concrete examples of objects denoted by the term »general legal norm» according to the usage which he investigates, i. e. we do not find any clear propositions regarding the denotation of the term. But some of his formulations may plausibly be interpreted to imply certain propositions of this kind. Occasionally he speaks about legal norms of penalty and civil legal norms; this is no clear exemplification but indicates that prescriptions like those contained in e. g. the Norwegian law of penalty of 1902 are intended to be included within his definition.

The following test relies first of all on these two suppositions: (1) the descriptive definition proposed by Kelsen pretends to characterize those objects which by jurists[4] and students of law are called by the Norwegian synonym of »legal norm».[5] Since no usage is quite uniform, we may change the last part of this supposition to: which by more than 50 % of the members of the group in question are called by the Norwegian term synonymous to »legal norm». (2) Those Norwegian prescriptions forming the basis of our checking of his DD_c-propositions are as a matter of fact called by the synonym of »legal norms» by more than 50 % of the group-members in question.[6]

[4] This seems to be the group whose usage Kelsen primarily intends to describe.

[5] It is our supposition that the Norwegian term »rettsregel» is the one most synonymous with »legal norm».

[6] This latter supposition could have been empirically tested, but we didn't find it worth while.

Our problem in this section will consequently be the following: presupposed that Kelsen has intended such a prescription to fall within the denotation of the term; does it really have the properties stated in the connotation (the DD_c-formulations)?

Is a legal norm a pure norm?[7] (Re C_1, C_{3_2}).

The question whether the prescriptions called »legal norms» by the group indicated above are pure norms, can only be answered with reference to a certain criterion for plausible and implausible interpretations of these prescriptions. In C_1 we interpreted this criterion to refer to the usage of competent jurists. Methodologically speaking, it is incidental that this competence-group is also the group whose usage the descriptive definition primarily aims at describing.

It might have been nearer to Kelsen's intention to work with one of the two following competence-groups whose understanding of the distinction between pure norms and descriptive statements had been obtained: (1) the majority of the people who used their influence in order to create a certain legal norm, (2) the majority of the people who in accordance with the constitution have the competence to give the legal norm in question.

However, competence-group (1) and (2) are available only in certain years after the creation of the norm whereas the *social* norms saying that legal norms shall be interpreted and acted towards as pure norms and not as descriptive statements may function as a criterion without any specific time-limit. The learning of these social norms is a part of the social learning-process which we are all subject to and the jurists may be taken as a

[7] Strictly speaking, this question is not quite correctly formulated. In part I of this work we emphasized that the term »legal norm», as defined by description 2 of Kelsen's definition, is not used to refer to a verbal statement only, but to a statement so far as it is a member of a whole class of statements which correspond to a certain class of behavior-units observable in the society.

So the question above refers to the verbal statement which is *part of* what the term »legal norm» is interpreted to refer to. This reservation must be kept in mind later in our discussion.

group which is among other things especially concerned with the implications of these social norms.

We have not investigated the usage of jurists; the following remarks are tentative hypotheses about the probable result of such investigation.

(Hypothesis 1.) All or nearly all of the prescriptions called legal norms by the group indicated above will be interpreted as instrumental norms by competent jurists.

A norm is called an instrumental norm relative to a certain norm-system if the performance of the behavior prescribed in the instrumental norm is a means within the norm-system to realize a more ultimate norm.

Even if the prescriptions called legal norms fall within the class of instrumental norms, and not within the class of ultimate norms, nevertheless they may be pure norms.

(Hypothesis 2.) None or nearly none of the prescriptions called legal norms by the group indicated will be interpreted as technical norms by competent jurists.

A formulation is called a technical norm for a certain person if it is for him synonymous with a formulation in accordance with the following scheme: »In order to obtain so and so, one has to do so and so.»

Presumably the historical givers of a certain legal norm N_x created N_x on the basis of a technical norm which they considered to be true: »In order to obtain the goal G_x it will be necessary to have the following persons . . . perform the action x; and to obtain this we must create N_x.» This proposition is not identical with N_x itself; if and only if this technical norm is true will N_x prove usable in relation to G_x. N_x is the means itself; the technical norm is a statement asserting the efficacy of this means in relation to the goal G_x.

Neither is it likely that N_x by competent jurists will be interpreted as containing admonitions to the relevant citizens as e. g. »If you wish to avoid punishment or profit thus or otherwise; then you must act in this way . . .».

Jurists are not disposed to interpret legal norms to assert anything about a certain causal relation which must have existed before and independently of the creation of the legal norm itself. There can be no existence of a situation described by such a technical norm before the norm itself is created and the probability present that the court will apply it. If a legal norm was intended as a technical norm it would be true only if it were unnecessary as means to influence the social conditions.

(Hypothesis 3.) None or nearly none of the prescriptions called legal norms by the group indicated will by competent jurists be interpreted as sociological predictions.

If an autocratic legislator gives a statement such as »If a person acts so or so . . . he will be punished accordingly . . .», then he may have intended to predict this person's fate. At the same time the advancement of the statement is a necessary condition of this fate. There is nothing paradoxical in that.[8] If a person says to a young woman: »I predict that you will blush within a minute» then this prediction will be confirmed if she does so, even if the cause of her blushing was the prediction of it. The prediction will be confirmed unless it had been stated that she would blush within a minute on account of something else than the prediction.

Within a democratic system we believe that it will be considered implausible to interpret legal norms in this way.

(Hypothesis 4.) All or nearly all of the prescriptions called legal norms by the group indicated will be interpreted as pure norms by competent jurists.

This hypothesis is somewhat confirmed by hypothesis 1, 2, and 3 and furthermore by the fact that competent jurists probably will consider it plausible to interpret legal norms in accordance with the following scheme: »No matter which norms Mr. P_1, P_2, . . . P_n personally think ought to be realized in the situation S, they ougt to do y.» Every prescription which in this sense

[8] Alf Ross, however, seems to advocate that opinion in *Tidsskrift for Rettsvitenskap*, 1936, p. 329.

claims superiority over the norms accepted by the receiver of the norm is a pure normative statement.

In accordance with these remarks we think it likely that all or nearly all of the prescriptions called »legal norms» by the group indicated above will be interpreted as pure norms by the majority of competent jurists; we consequently think C_1 confirmed and C_{3_2} disconfirmed.

Legal norms as sanction-stipulating norms. (Re C_4).

Kelsen says that by »coercive norms» he means »norms the contents of which stipulate socially organized sanctions».[9] C_4 may be interpreted to imply the standpoint that none of the prescriptions called »general legal norms» by jurists, will by a presupposed competence-group (e. g. competent jurists) be given even a single interpretation the content of which is not sanction-stipulating. However, C_4 may also be interpreted so as to express only the following weaker statement: all — or nearly all — of the prescriptions called »general legal norms» by jurists, will by a certain competence-group be considered synonymous with at least one sanction-stipulating formulation.[10]

We do not hold it likely that all prescriptions called »general legal norms» by the group indicated are coercive in the first sense. Take e. g. a sentence such as »The court may at any stage of the case try to mediate between the parties», or a norm from the Norwegian constitution such as: »The Storthing (parliament) has the competence to create and repeal the laws.» None of these norms has a sanction-stipulating content such as the following norm: »If a person causes the death of another person, he will be punished for murder and imprisoned for at least six years.»

We hold it likely that the first and the second norm will by competent jurists be considered synonymous with at least one formulation which is not sanction-stipulating.

---

[9] G. T. (General Theory of Law and State), p. 16.

[10] We consider this to be an ambiguity of C_4, since every legal norm, as other statements, can be interpreted in different ways.

This is not to deny that these norms may be coercive in the sense that the system of norms to which they belong may be interpreted to imply norms which stipulate sanctions in case they are disregarded; neither do we intend to deny that to disregard these norms may as a matter of fact have unpleasant consequences of various kinds.[11]

According to both description 1. and 2. of Kelsen's definition,[12] C_4 is included in the definition and this characteristic is also especially emphasized in his writings; it is to be expected therefore that the tenability of this criterion will be rigorously defended. And this is also the case. Kelsen says about constitutional laws which are not sanction-stipulating that they are »not independent complete norms»,[13] and calls the contents of norms which seem to disconfirm his criterion C_4 »legally irrelevant contents of the statute».[14]

It has been pointed out that an analyst often slurs over the distinction between »didactically useful illustrations of a definite theory of usage» and examples which are meant to »furnish material to a decisive verification of the theory. This brings the proponents of the theory in a favourable position from the point of view of tactics in controversies».[15]

Kelsen uses a different procedure — rather common among analysts — in order to enhance the unassailability of his theory. By slurring over the distinction between a normative and a descriptive definition he is able to obtain two — more or less incompatible — goals at the same time. By stressing the descriptive pretension of the definition it gets the impartiality of a description and the importance of a discovery of »the nature of

[11] But Kelsen says explicitly that this is not what he means by the term »coercive», see e. g. G. T. p. 28—29 and p. 25.

[12] See sect. 8 part I, Theoria 1950, previous issue.

[13] G. T. p. 143.

[14] G. T. p. 123.

[15] Herman Tønnessen, *Det private initiativ*, Universitetets Studentkontor, Oslo 1948, p. 42.

law itself»,[16] and by then turning the definition into a normative one when confronted with instances of usage which apparently would disconfirm the descriptive pretension, he gets rid of annoying instances and the criterion to be tested gets a high degree of analyticity.

The validity of: »If the basic norm ought to be obeyed, then the legal norms ought to be obeyed.» (Re C_{5_1}).

Does it hold true that one cannot without logical contradiction accept the basic norm and reject the general legal norms of a certain legal order?

The basic norm of the Norwegian legal order may perhaps be formulated in this way (premiss 1.):[17] »The norms created by the Constituent Assembly at Eidsvoll the 17th. of May 1814 ought to be obeyed.»[18] From this statement alone we cannot infer: »The norm: 'The Storthing has the competence to create the laws' ought to be obeyed.» This inference is valid only if we presuppose as a further premiss (premiss 2.): »The norms created by the Constituent Assembly at Eidsvoll the 17th. of May 1814 are the following ones: . . .» This premiss happens to be interpretable as a conjunction implying the norm above: »The Storthing has the competence to create the laws.»

It follows that the basic norm is not sufficient as a premiss in order to establish the logical relation mentioned in C_{5_1}.[19]

In order to answer the question whether the basic norm is at all logically related to the legal norms we will try to find out whether the statement: »The norm: 'The Storthing has the competence to create the laws' ought to be obeyed» is logically inconsistent with the statement: »The law of penalty of 1902

[16] H. L. R. p. 44.

[17] The different suppositions which must be made in order to establish the logical relation in question are referred to as: premiss 1, premiss 2, etc.

[18] Regarding the term »basic norm», see e. g. G. T. p. 113 and p. 406. The latter reference argues for formulating the basic norm of the Norwegian legal order in a different way than we have done.

[19] Regarding so-called immediate inference, see e. g. Alonzo Church's article, Logic, Formal in *The Dictionary of Philosophy*, ed. by D. Runes, N. Y. p. 176.

ought not to be obeyed.»[20] Let us for the sake of word-economy refer to the former statement as T_0 and to the latter one as U_0.

Plausible interpretations of T_0 shows that T_0 and U_0 is not of the same logical type. Let us make somewhat more precise what T_0 asserts.[21] This we will do by first putting forward an interpretation of: »The Storthing has the competence to create the laws.» This sentence will by competent jurists probably be considered synonymous with the following statement: »The prescriptions created by the Storthing in accordance with §§ 76, 77, 78 in the Constitution are valid legal norms.» (premiss 3.). If this interpretation is substituted for the sentence above, then T_0 states something about a statement which states something about certain prescriptions. (T_0 interpreted in this way, we will call T_1). U_0 on the other hand states something about certain prescriptions.

In order to make the concept 'logical inconsistent' applicable to the relation between T_1 and U_0 one may try to reduce T_1 to the same logical type as U_0.

Sometimes it is argued that the statement: »'p' is true» is synonymous with »p».[22] Similarily it might be said that »'n' ought to be obeyed» ('n' stands for a norm) is synonymous with »n» (premiss 4.).

If we accept this synonymity, then T_1 may be held synonymous with T_2: »The prescriptions created by the Storthing in accordance with §§ 76, 77, 78 in the Constitution are valid legal norms.» U_0, on the other hand, may be interpreted as U_1 (premiss 5.): »The prescriptions called the law of penalty of 1902 which was created by the Storthing in accordance with §§ 76, 77, 78 in the Constitution ought not to be obeyed.»

---

[20] This body of rules is chosen just as an example.

[21] The term »assert» is used here — as elsewhere in this essay — without implying the ability of being true or false.

[22] See A. Tarski, The Semantic Conception of Truth and the Foundations of Semantics, *Philosophy and Phenomenological Research* IV, 1944, p. 341—76. See also Arne Ness, *»Truth» as conceived by those who are not professional philosophers*. Oslo 1938.

If U_1 shall be logically inconsistent with T_2, then the expression »are valid legal norms» in T_2 must be interpreted to imply »ought to be obeyed» (premiss 6.). Competent jurists will probably disagree as to whether »are valid» can be interpreted in this way.

In order to show that it is logically contradictory to accept the basic norm and deny the legal norms it has been necessary to presuppose in addition to the basic norm (premiss 1.) certain premisses (namely premiss 2, 3, 6, and 5) which *by themselves* are sufficient for the deduction of the conclusion that the law of penalty of 1902 ought to be obeyed. Hence it follows that the basic norm is not logically related to this conclusion. The statement »If the basic norm ought to be obeyed, then the legal norms ought to be obeyed» is logically speaking of the same kind as »If all hens are black, then the legal norms ought to be obeyed». The only difference between the two statements is that the antecedent of the first statement contains a name, (»basic norm»), which stands for a statement, (»The norms created by the Constituent Assembly at Eidsvoll the 17th. of May 1814 ought to be obeyed»), which contains a designation, (»The norms created by the Constituent Assembly at Eidsvoll the 17th. of May 1814»), which refers to a class of norms that as a matter of *empirical fact* happens to include a norm (»The Storthing has the competence to create the laws»), which may be interpreted to be logically related to the consequent.

Interpreted in this way C_{5_1} does consequently not hold true for any legal order.[23]

In order to show that C_{5_1} is untenable we did not have to

[23] The term »constitution» might be defined to include a norm saying that if norms are created in accordance with N_1 N_2 and N_3, they ought to be obeyed. If so, it would be analytically true to assert that if one accepts the constitution one cannot without logical inconsistency reject those norms which have been created in accordance with N_1 N_2 and N_3. However, interpreted in this way C_{5_1}, would have completely excluded any reference to what Kelsen has called »the basic norm» and the analyticity would have been obtained by giving »constitution» a rather unusual meaning.

touch upon the grave difficulties of subsumption involved in the first part of C_{5_1}: »It is possible to coordinate every x to a highest norm — called the basic norm — in such a way that . . .» Neither did we try to reject C_{5_1} with the simple argument that pure norms cannot have logical relations to each other; it seemed to us more fruitfull not to presuppose this standpoint in our criticism.

The validity of the legal norms. (Re C_{5_2}, C_{5_3}).[24]

For the discussion of this question we will take the statement: »There are norms which are objectively valid» as our point of departure. The expression »objectively valid» in this formulation is within the philosophical literature used in different senses. Sometimes the formulation is used to express that 'there are norms which are generally accepted'. By others the formulation is used to assert that 'there are norms which are in accordance with what is called »human nature»', and by others the sentence »there are norms which are objectively valid» is used to assert that 'there are norms which are true'.

None of these three directions of precizations are themselves formulated in a sufficiently precise way, but each of them may be fruitful as indicating lines for further analysis and empirical research. Of the last precization that we mentioned we find at least three different variations; sometimes all that is meant is that there are norms which are analytically true, other times it is meant that there are norms which are synthetic and what is called true a priori, and by some authors the proposition discussed is whether there are norms which are true in the sense that they can be empirically confirmed or disconfirmed.

C_{5_3} asserts that legal norms can neither be true a priori nor empirically confirmed or disconfirmed. C_{5_2}, on the other hand, asserts that legal norms are true.

Kelsen accepts the usual way of arguing for the standpoint

[24] These characteristics are discussed here because of their importance. Most probably Kelsen does not hold C_{5_2} or C_{5_3} to be conceptual characteristics, but to be connected with the concept 'legal norm' by a theory.

expressed in C_{53}, namely by asserting that pure norms (and evaluative statements) do not express propositions, but what he calls »feelings».[25] Some critical comments on this way of arguing may be summarized as follows: (1) It is partly based on the supposition of a dichotomy between what is called »cognition» and »feeling» which is rooted in Platonic psychology and is today considered highly debatable. (See e. g. David Krech: Notes toward a psychological theory, and Julian E. Hochberg and Henry Gleitman: Towards a Reformulation of the Perception-Motivation Dichotomy, both articles in *Journal of Personality*, 1949.) But even irrespectively of this, (2) I know of no effective attempts, with intersubjective psychological methods, to bring together the evidence for the hypothesis that pure norms express what is called »feelings». (3) It follows from (2) that I know of no satisfactory attempts to show that pure norms express »feelings» in a higher degree than descriptive propositions. (4) If to say that »a term or a sentence expresses feeling» means that the term or the sentence fulfills a symptom-function and a signal-function, then I don't see that this statement is *deductive* evidence for saying that the term or sentence does not have a symbol-function.[26] The former statement may be *inductive* evidence for the latter; but so far nobody has tried to establish a correlation between having the property 'symptom-function and/or signal-function' and not having the property 'symbol-function'. (The sentence »The earth is flat», said by a person who believes it, will probably express a deep-lying passion and have a high degree of symptom-function but it may have symbol-function none the less.) (5) If the terms »empirical testability» and »symbol-function» are defined in such a way that it is not analytically true to say: »A statement that has symbol-function can be empirically tested», then we may add that we don't know any attempts to establish a correlation between having the pro-

[25] G. T. p. 7 f.

[26] Regarding the concepts 'symbol-function', 'signal-function' and 'symptom-function', see e. g. C. W. Morris, *Signs, Language, and Behavior*, N. Y. 1946, and Eino Kaila, *Tankens oro*, Helsingfors 1945, p. 176—182.

perty 'symptom-function and/or signal-function' and not having the property 'empirically testable'. (6) Rather than to say that pure norms express feelings and consequently cannot be empirically tested, I should suggest that one of the reasons why philosophers tend to say that pure norms express feelings is that pure norms cannot be tested in reproducible control-situations with the same degree of interpersonal- and intrapersonal agreement between reporters as is the case with observation-statements.[27] (7) However, the fundamental point seems to be independent of logical analysis of statements. The important point is for the intuitionist to show that certain objects have an indefinable non-natural property — e. g. 'goodness' — and the important point for the empiricist is to show that this is not so. It is obviously true that even if the intuitionist should be able to show that our pure norms assert the existence of such a property, that is no conclusive evidence that it does exist. And even if the empiricist should be able to show that our pure norms express imperatives, that is no conclusive evidence that it does not exist. The empiricist can say that what the intuitionist is speaking about does not make sense to him, and the intuitionist may agree that if one accepts the empiricist's decision as to which sentences are meaningful, then what he (the intuitionist) is saying will not make sense.

Even if all pure norms advanced so far, expressed only feelings, it follows that if the intuitionist could show us that he was right, we would have to invent certain sentences by use of which we could start to talk about those things that we previously had overlooked.

[27] The difference between pure norms and observation-statements as regards the possibility of empirical control is probably more adequately described as a difference of degree than a difference of kind. Compare Arne Næss, *Objectivity of Norms* and *Noen verditeoretiske standpunkter*, Universitetets Studentkontor, Oslo 1948. See also Jørgen Jørgensen, *Psykologi på biologisk grunnlag*, 1943, p. 456—7. See also Harald Ofstad: *Objectivity of Norms and Value-judgments according to recent Scandinavian Philosophy,* (to be published in *Philosophy and Phenomenological Research*, U. S. A.), where this whole question is discussed.

These remarks do not intend to show that pure norms can be true or false, but only that one type of arguments are untenable. The question whether any kinds of cognitive weights can be attributed to pure norms and evaluative statements is of course far too extensive to be fully discussed in this connection.[28]

Even if pure norms could be empirically true or false, it is of course an entirely new question whether any legal norms of the Norwegian legal order should happen to be among them.

When the judge is trying to find out whether a certain norm is a valid legal norm and can be applied by him, his criterion of validity will most probably not be 'empirical confirmable'. In some cases it will probably be something like this: 'created in accordance with the following norms . . .'. The criterion he applies is in principle determined by the norms of the positive law itself. Hence it will not be logically inconsistent to say: »This legal norm which is empirically false was made valid by the Storthing today.»

However, the question whether legal norms can be valid in an objective sense is often raised in connection with the problem of justifying the application of force against persons who deny the validity of the norm on the basis of which they are being punished.

To claim that the norms from which the punisher is acting must be true if the punishment shall be justified, is in itself to express a normative standpoint. This standpoint may be questioned by others who accept a different standpoint and hold that one has a right to inflict pain on a person even if this condition is not fulfilled. Maybe a person holds e. g. that force against a subject is justified if the norm of the punisher is more in accordance with what may be called »human nature» than the norm

[28] A more extensive criticism of the so-called »Uppsala-philosophical» standpoint as represented by Alf Ross, is given in Harald Ofstad, *Alf Ross's begrepsbestemmelse av begrepet 'rettsregel'*, p. 41—70, and in *Objectivity of Norms and Value-judgments*, op. cit. The relation between psychology and ethics is somewhat discussed in my paper, Psykologi og etikk, *Impuls*, Oslo 1950.

accepted by the rebel.[29] To talk about norms which correspond with human nature as objectively valid has traditions within philosophy and recently some psychologists have brought forward material which may be taken to confirm the belief that certain pure norms may be said to be more in accordance with human nature than others.[30] Certain so-called ethnocentric (e. g. fascistic) ideologies seem to be highly correlated with immature personality and general rigidity in problem-solving. However, one is still waiting for a cross-cultural survey along these lines.

[29] The term »meta-norm» may conveniently be used for referring to those principles — formulated or not — on the basis of which a certain person selects those descriptive or normative statements, which he thinks he ought to believe in. The criterion of verifiability applied to observation-statements may be interpreted as one possible meta-norm: »One ought to believe in those observation-statements which may obtain a certain high degree of qualified agreement.» Another meta-norm accepted by some persons as a principle for selection of normative statements is this: »One ought to believe in those pure norms which are correlated with the most healthy or least neurotic type of personality.» Both constitutional and cultural determinants are probably influencing one's selection of meta-norms. The latter determinants probably play a relatively greater role in the selection of those meta-norms that say something about which pure norms are to be accepted, than in the selection of meta-norms that say something about which observation-statements are to be accepted. Regarding this question, see for a more complete discussion, *Objectivity of Norms and Value-judgments*, op. cit.

[30] See e. g. »*The Authoritarian Personality*» by T. W. Adorno, Else Frenkel-Brunswik, Daniel J. Levinson and R. N. Sandford, N. Y. 1950, and the article by Else Frenkel-Brunswik and R. N. Sandford: »Some Personality Correlates of Anti-Semitism» (*The Journal of Psychology* 1945, p. 271—291). See also Mrs. Brunswik's studies on prejudice among children, published in *Human Relations*, 1948. See also Erich Fromm's book »*Man for Himself*», 1947, and the work of Mr. Maslow, e. g. his article »The Authoritarian Character-Structure» in *J. of Soc. Psych.* 1943. Vol. 18. p. 401—411. See also Tolman's article »Psychological Man» in *J. of Soc. Psych.* 1941, p. 205—218; and Milton Rokeach's recent article »Generalized Mental Rigidity as a Factor in Ethnocentrism», *J. of Abn. and Soc. Psych.*, July 1948. Compare also the article by Mrs. Brunswik, Mr. Sanford and D. J. Levinson in »*Readings in Social Psychology*», 1947, called »The Anti-democratic Personality», and the works of Harold Lasswell, e. g. his recent book »*Power and Personality*». Cf. also the recent work »*Nationalism: A Study of Identifications with People and Power*», by Christian Bay, Ingemund Gullvåg, Harald Ofstad and Hermann Tønnessen, Institute for Social Research, Oslo 1950.

Some day empirical research may show conclusively that the legal norms of certain democratic countries are more objectively valid in this sense than the norms of certain fascist countries. Some may argue that this type of objectivity is irrelevant to the question of justifying pure norms but they thereby express, we think, a certain debatable normative standpoint.

I do not pretend to know exactly what is Kelsen's standpoint on this whole issue. C_{5_3}, and especially C_{5_2} are unprecise in important respects. I think C_{5_3} expresses his deeper intention and I do think it safe to conclude that C_{5_3} may be interpreted in such a way that it is tenable.

Sect. 10. Some results of tests by the use of a questionnaire.

In order to carry out our second type of testing, the following questionnaire was presented to a sample of students. Here it is reproduced in English translation.

Questionnaire.[31]

Within legal philosophy the significance (the meaning) of the term »legal norm» has been discussed, or rather the meaning of the term »valid legal norm». This discussion has been considered of some importance; and the participants have been eager to realize the use of the term in question. There has been a considerable degree of agreement about the use of »valid legal norm» to denote certain prescriptions; but dis-

[31] It is with some hesitation that I publish the results of this sociological research. It was carried out at a time when the author had a very limited knowledge about sociological research-methods. E. g. question 8 and 9 are asked as open-ended questions; to-day I would have used multiple-choice-questions. Furthermore, the DD_c-propositions tested by this research are somewhat arbitrarily selected from among all the DD_c-propositions advanced. And last but not least the questionnaire asks questions as to the usage of »v a l i d legal norm», not simply »legal norm». However, it seems evident from Kelsen's writings that he holds these expressions to be synonymous. But it is obvious that test-persons answering questions about their usage of »valid legal norm» in a certain way, might have answered differently if the question concerned their usage of »legal norm». Since my selfcriticism is not concerned with any basic points and since empirical studies of such slogans as »legal norm» are rather few, I think its publication still may have some value.

agreement comes in as soon as one asks about the characteristic qualities necessary for a prescription, that it may be called a valid legal norm. Some persons maintain e. g. that prescriptions not obeyed by the citizens are not to be called valid legal norms. Others deny that the term can be used of prescriptions merely obeyed for fear of punishment, and not on account of any moral feeling — that it is *right* to obey them. Another group will hold the motives of the obedience to be indifferent. The purpose of this questionnaire is to get some informations about *your* use of the term »valid legal norm».

Imagine you were sent to an island where there lived a small society of people. Your task was to investigate if there existed valid legal norms on the island.

The first case. (Quest. 1.)

You stayed with them for a while and observed the existence of a group of prescriptions, which were obeyed by the inhabitants. But getting acquainted with the citizens, you gradually realized that the greater part of them obeyed the prescriptions for fear of punishment, not on account of moral approval. This was the behavior of more than 50 % of the inhabitants in relation to more than 50 % of the prescriptions.

If you at this stage of your research — while you had only got so far as to observe the fact mentioned — were asked to give your report, would you then choose a way of expression such as:

»The prescriptions I have so far found, cannot be valid legal norms, because more than 50 % of them are obeyed by more than 50 % of the inhabitants for fear of punishment — they do not hold it right to obey them.»

Or would you rather choose to express yourself in this way:

»It may be that what I have found are valid legal norms; but I shall have to make further research.»

Or perhaps you would propose a third mode of expression?

(If you choose either of our proposed ways of expression, you are asked to underline it.)

Let us consider another case. (Quest. 2.)

Imagine you had been acquainted with certain prescriptions obeyed by the inhabitants of the society. But none of them had a content which prescribed coercion against acting in certain ways.

If this was the limit of your observations, and you were then requested to make your report — would you then choose to express yourself such as:

»The prescriptions I have observed so far in this island, cannot be

valid legal norms, because they do not have a sanction-stipulating content.»

Or would you rather express yourself in this way:

»It may be that the prescriptions I have found are valid legal norms; but I will have to make further research.» (Further as in case 1.)

A third case. (Quest. 3.)

You observed that a group of persons lived on the island, who created prescriptions which the inhabitants were decreed to obey. You discovered, however, that more than 50 % of the prescriptions were neglected by more than 50 % of the citizens; and the neglecting persons were both persons who were to apply the prescriptions and common citizens.

If this was the limit of your observations, and you were then asked to make your report — would you then choose to express yourself such as:

»The prescriptions I have found so far in this island cannot be valid legal norms, because more than 50 % of them are neglected by more than 50 % of the inhabitants.»

(Further as in case 1.)

A fourth case.

You observed on the island a prescription the content of which decreed as follows: »The person who steals a hen from another and boils it for dinner, will be punished by being boiled himself.» Would you then choose to make your report like this: »This prescription cannot be a valid legal norm, because *the content* of it is . . .»

Quest. 4. In other words: is it possible that the relation between the crime and the punishment in a prescription which you will call a valid legal norm can be anything whatsoever?

Quest. 6.[32] When you call some prescriptions valid legal norms, does that imply that you hold the prescriptions *ought to be obeyed* by the persons to whom they are directed? Or is that a wholly new question, which you decide independently of choosing the name »valid legal norms» for them?

Quest. 7. Do you find the following statement to express a selfcontradiction: »This valid legal norm ought not to be obeyed?»

Quest. 8. Think of a Norwegian legal norm which you consider a valid legal norm. Are you able to suggest why you think it valid?

Quest. 9. If you will call the prescriptions of the Norwegian Constitution valid legal norms, what do you think to be the reason of this validity?

---

[32] Question 5 is left out.

In order that the answers given to these questions may be of any interest to our discussion, the following conditions must be fulfilled: (1) the test-persons must have understood the questions; (2) they must have given tenable reports concerning their own use of the term »valid legal norm»; (3) the DD_c-formulations must assert something, which may be confirmed or disconfirmed by the answers.

We are skeptical as to the degree in which these conditions are fulfilled.

Re Quest. 1. If the test-person underlines the first alternative we may conclude that the motive of the obedience of the prescriptions is relevant for his usage. Hence those test-persons, who underline the first alternative, disconfirm Kelsen's description; since we have not found that he includes any characteristic referring to the motive of the obedience within his descriptive definition. On the contrary, he explicitly says that the motive may be anything whatsoever.[33] Those test-persons who underline the second alternative, may therefore be interpreted to confirm Kelsen's description.

Re Quest. 2. The test-persons underlining the first alternative confirm C_4; those underlining the second one, disconfirm C_4.

Re Quest. 3. Supposing that »on the whole efficacious» (C_7) implies »at least 50 % of the prescriptions must be obeyed by at least 50 % of the relevant persons», then the underlining of the first alternative confirms C_{7_1} and C_{7_2}. The underlining of the second alternative disconfirms C_{7_1} and C_{7_2}.[34]

Re Quest. 4. Positive answers confirm C_{3_4}; negative ones disconfirm it.

Re Quest. 6. Test-persons answering that this issue is implicitly decided by their usage, confirm C_{5_4}; persons answering that the question is an entirely new one, disconfirm it.

Re Quest. 7. Positive answers confirm C_{5_4}, negative ones disconfirm it.

Re Quest. 8. Test-persons answering that the norms are valid because they have been created in accordance with the Constitution, confirm C_6. But test-persons answering e. g. »the prescription is valid because its content is in accordance with the sense of justice of the majority of the inhabitants», or ». . . because its content fulfills certain ethical claims», or ». . . because it is obeyed by the people» — we think disconfirm C_6.

[33] G. T. p. 25 f.

[34] Question 3 should have been followed up by questions helping to discriminate between attitudes towards C_{7_1} and C_{7_2}.

Re Quest. 9. Answers of the kind: »... because the Constitution is presupposed to be valid», or »... because it derives its validity from a basic norm which is presupposed to be valid» — are treated as confirming.

The questionnaire was answered by 80 persons in a serviceable manner; among whom 45 were students of law and 35 were students of other subjects, especially philology. Since the term »legal norm» is more or less of a technical term, we distinguish between these two groups. The students of law are called the professional group, the other students: the non-professional group.

Table 1

The characteristic C_{54} (»Valid legal norm» implies for the user »ought to be obeyed»)						
	Professional group			Non-professional group		
Quest.	Conf.	Disconf.	Irrel.	Conf.	Disconf.	Irrel.
6	24.4 %	64.5 %	11.1 %	48.6 %	40 %	11.4 %
7	24.4 %	68.9 %	6.7 %	60 %	34.2 %	5.8 %

Kelsen's descriptive definition has been interpreted to refer first of all to the usage of jurists. Table 1 shows, however, that C_{54} is confirmed more strongly within the non-professional group than within the professional group.

A word may be said to be used laudatorily — to have an eulogistic function — if the term implies a pure norm like e. g. »ought to be obeyed». As was predicted, the term in question more frequently was used laudatorily within the non-professional group, than within the group where the term is a technical term.

Our next hypothesis is that test-persons whose use of the designation »valid legal norm» implies »ought to be obeyed», will likely care more about what we might call »the ethically relevant characteristics», like the motive of obedience, the relation between crime and sanction etc. of those prescriptions which they will call »valid legal norms», than those persons who do not use the term laudatorily. And since members of the non-

professional group more frequently than the students of law imply 'ought to be obeyed', we should expect the former group to disconfirm e. g. the characteristic C_{34} [35] more strongly than the latter group. For the same reason we expect the non-professional group to answer questions 1, 8 and 9 in a way which more strongly disconfirms Kelsen's descriptive definition than the answers of the professional group.

As mentioned earlier, we interpret Kelsen's definition to have the usage of jurists as its primary field of application.

Table 5 will show the degree to which the difference between confirmative and disconfirmative answers in tables 2, 3 and 4 can be explained by the hypothesis about the laudatory vs. neutral use of the designation »general legal norm».

Table 2

The characteristic quality C_{34} (No claims as to the relation between crime and punishment)						
	Professional group			Non-professional group		
Quest.	Conf.	Disconf.	Irrel.	Conf.	Disconf.	Irrel.
4	57.8 %	31.1 %	11.1 %	34.2 %	65.8 %	

As shown in table 2 our prediction was confirmed.

Kelsen's DD_c-proposition was confirmed quite strongly within the professional group.

Table 3

(No claims as to the motive of the obedience)						
	Professional group			Non-professional group		
Quest.	Conf.	Disconf.	Irrel.	Conf.	Disconf.	Irrel.
1	73.4 %	13.3 %	13.3 %	40 %	48.6 %	11.4 %

Also these figures confirmed our prediction, and Kelsen's definition got a high degree of confirmation within the professional group.

[35] See table 2.

Table 4

The characteristic quality C_6 (The way of creation as the reason of the validity)						
Professional group				Non-professional group		
Quest.	Conf.	Disconf.	Irrel.	Conf.	Disconf.	Irrel.
8	62.3 %	37.7 %		5.7 %	94.3 %	
9	44.4 %	55.6 %		11.4 %	71.6 %	17 %

Also the characteristic C_6 is most strongly confirmed within the professional group.

By far the greatest number of the persons answering quest. 8 disconfirmatively, held the reason to be »the accordance with the sense of justice of the majority of the people».

Assuming that disconfirmative answers in tables 2, 3 and 4 may be taken to show that the person claims certain ethically relevant conditions fulfilled in order to be willing to use the term »valid legal norm», it follows that our hypothesis that the non-professional group would be more inclined than the professional group to claim such conditions fulfilled, has been confirmed.

Table 5 [35a]

A laudatory term tends to express a concept which includes positively toned characteristics					
»Valid legal norm» used laudatorily			Not used laudatorily		
The majority of citizens must obey partly out of moral approval	Claims as to the relation between crime and punishm.	Nou-auth. reasons. given for the validity	The maj. may obey out of fear alone	No claims as to the relation between crime and punishm.	Auth. way of creation as the reason of the validity.
62.5 %	62.5 %	84.4 %	10 %	20 %	38.4 %

[35a] Table 5. shows the following: among all those who used the term laudatorily, 62.5 % claimed that the majority must obey .. a. s. o. (100—62.5)% is the percentage of those who used the term laudatorily and who did *not* claim that .. a. s. o. The other figures are to be understood in a similar way.

This table seems to confirm our belief that the difference between confirmative and disconfirmative answers in tables 2, 3 and 4 can be explained rather well by their relation to laudatory vs. neutral use of the designation.

Table 6 [36]

A concept which includes positively toned characteristics tends to be expressed by a laudatory term						
	The majority of citizens must obey partly out of moral approval	Claims as to the relation between crime and punishm.	Non-authoritarian reasons given for the validity	The maj. may obey out of fear alone	No claims as to the relation between crime and punishm.	Auth. way of creation as the reason of the validity
»Valid legal norm» used laudatorily	82.6 %	62.2 %	60.4 %	21.1 %	31.6 %	16.7 %
Not used laudatorily	17.4 %	37.8 %	39.6 %	78.9 %	68.4 %	83.3 %

Tables 5 and 6 show important correlations between having ethically relevant claims to the prescriptions which one will call »valid legal norms» and using this designation laudatorily.[37] Or put in a different way on the basis of knowledge about whether or not a person uses the term »valid legal norm» to include a certain specific conceptual characteristic (e. g. that the majority must obey partly out of moral approval) one can predict pretty well whether or not he uses the designation laudatorily (table 6), and on the basis of this latter type of knowledge one can predict pretty well the former type of phenomena (table 5).

About the same percentage within both groups held that a prescription must *not* necessarily be interpretable as stipulating coercion in order that it may be called a »valid legal norm».

[36] Metaphorically the upper row in table 6 may perhaps be interpreted thus: the numbers 82,6—62,2—60,4 — refer to the kind of people who have a warm heart and a warm head, whereas the numbers 21,1—31,6—16,7 — on the other hand — refer to those persons who have a cold heart and a warm head.

[37] Compare in this connection professor Paul Lazarsfeld's study, *Latent Attribute Analysis and Attitude Scaling*, Part I. *Analysis of Three Dichotomous Items*, Universitetets Studentkontor, Oslo 1949.

Table 7

The characteristic quality C_4 (Every legal norm prescribes coercive acts)						
Professional group				Non-professional group		
Quest.	Conf.	Disconf.	Irrel.	Conf.	Disconf.	Irrel.
2	39.9 %	53.2 %	6.9 %	37.1 %	62.9 %	

Table 8

The characteristic quality C_{7_1} and C_{7_2} The efficacy of the legal norms						
Professional group				Non-professional group		
Quest.	Conf.	Disconf.	Irrel.	Conf.	Disconf.	Irrel.
3	26.6 %	69 %	4.4 %	42.9 %	57.1 %	

In description 2. of Kelsen's definition we included the characteristic C_{7_1}.

On the whole we may perhaps say that his descriptive definition — as interpreted by us — has been more strongly confirmed than disconfirmed within the professional group.

It may be of some interest to mention that no single test-person answered every question in a manner which we have supposed to confirm Kelsen's description.

Conclusion

1. *Kelsen's level of preciseness.*

One of the more conspicuous traits in Kelsen's exposition is the unpreciseness of his formulations. He advances the aim of pure theory of law to be to discover the nature of law itself;[38] but we are not able to see that he has expressed definitely what he holds to be its nature. Nor is any definite descriptive nor normative definition of the term »general legal norm» — or a synonymous term — implied within his writings. It is likely that

[38] H. L. R. p. 44.

this obscurity may partly be due to his lack of clear distinction between what we have called a DD_c-formulation on the one side, and on the other side a hypothesis which asserts that everything which has all the properties referred to in the DD_c-formulations (i. e. everything which has the properties included within the connotation of the term) also has another property not included in the connotation.[39]

2. *Some remarks on the scientific status of analysis of language.*

2.1. A DESCRIPTIVE DEFINITION IS AN EMPIRICAL HYPOTHESIS.

If an analyst wants to give a descriptive definition of a concept, e. g. 'general legal norm' or 'law' he will have to make up his mind as to what kind of descriptive definition he intends to give.

Secondly, he will have to limit the field within which his descriptive definition claims to be tenable.

Further, since a descriptive definition can be confirmed or disconfirmed by empirical data, the analyst will have to carry out detailed empirical investigations within this field.

He may try to find the common and specific properties of the things called by the name he wants to define, by trying — among other things — to observe what things is called by this name by the persons in question. Most likely the analyst will find that this line of attack presupposes too much work to be worth while as the only procedure. Hypotheses developed in this work he may try out in his analysis of written or oral occurences of the term.[40]

Confronted with this material, some of his hypotheses as to the correct DD_c-propositions will be confirmed, other ones disconfirmed and new ones will emerge. Some persons within his

[39] Compare the concept 'causal characteristics' used by Susan Stebbing and C. D. Broad, Proceedings of the Aristotelian Society, 1936, Vol. XXXVI. p. 155.

[40] As previously mentioned, these different ways of testing do really refer to different types of descriptive definitions.

intended field of application may have advanced statements which seem to express a normative or descriptive definition of the term in question. These definitions must be analysed and the resulting DD_c-propositions checked with the previous ones.

The frequency of analysable occurences or definition-like statements may be low, or he may for other reasons want to test his hypotheses with data obtainable by use of techniques developed within the social sciences, as e. g. questionnaire-procedure.

Most probable the analyst will find that high pretensions and a wide field of application cannot be reconciled with the scientific tenability of his descriptive definition. In order that his descriptive definition shall have predictive power, i. e. function as a basis for statements of the kind: »If an object has the properties x, y, z, then it is highly probable that the persons P_1, P_2 . . P_n in the situations S_1, S_2 . . S_n will call this object by one of the names N_1, N_2 . . N_n», the analyst will have to limit his field of application in a radical way.

It is obvious that scientific work of this kind has been completely ignored by Kelsen. His pretensions, consequently, are high: »From a comparison of all the phenomena which go under the name of law, it (the pure theory of law) tries to discover the nature of law itself.»

Designations like »general legal norm» — »law» have more than one nature, they can be given more than one descriptive definition.

2.2. A DESCRIPTION OF A DESCRIPTIVE DEFINITION IS AN EMPIRICAL HYPOTHESIS.

We mentioned in 2.1. that it might have been useful for Kelsen to describe certain descriptive and normative definitions in order to arrive at his descriptive definition.

As an analyst of Kelsen's analysis, our concern has been to describe his descriptive definition in a tenable way.

We have tried to make clear our field of observation (the sentences advanced by Kelsen and analysed by us) and some of

our hypotheses. We are aware of the fact that our material of observation could have been used more extensively for confirmation and disconfirmation of our hypotheses; very often our only connection with scientific method has been our rather cautious way of expression.

At every stage of exposition we have had to compromise between making the work readable and including as many of our auxiliary hypotheses as would be considered necessary for scientific purposes.

3. *Does Kelsen's descriptive definition express an authoritarian orientation?*

Our sociological material may make some philosophers of law more skeptical as to the possibility of proposing one single descriptive definition of terms like »general legal norm» — »law» etc.

However, just because of this unpreciseness of the term »general legal norm» we do not want to exclude the possibility that Kelsen's definition — both interpreted as description 1. and 2. — may be highly confirmed within certain groups of people. But Kelsen's selection of just these directions of precizations, and the discrepancy between the dogmatism with which he advances many of his formulations and the material of observation which he has collected in order that his propositions shall be well founded, seems to indicate that Kelsen has been concerned about other things than just to give a scientifically tenable description of usage.

Why does he say e. g. that every legal norm prescribes sanction against certain persons, or that the motive of the obedience of the prescriptions is irrelevant to the question whether they will be called valid legal norms? Our empirical material showed that many people say that they will not call prescriptions valid legal norms if they know that they are obeyed from fear of punishment alone. Kelsen asserts that no claims as to the relation between crime and sanction in a sanction-stipulating norm

must necessarily be fulfilled in order that the prescription shall be called a valid legal norm. Our questionnaire-tests show that many persons say that they do have certain claims.

We believe that these standpoints of Kelsen can partly be explained by assuming a hypothesis which — roughly speaking — says that *he uses the term »general legal norm» as a laudatory term and that he has defined the concept in such a way that those things which he thinks laudable has been included.*

The first part of this hypothesis seems to be in contradiction with one of the most essential theses of the pure theory of law, i. e. its claim of being anti-ideological.[41] As mentioned previously we interpret this to state among other things that the pure theory of law shall not by itself advance pure norms or evaluative statements.

»As used in these investigations, the concept of law has no moral connotation whatsoever ... The statement: »A certain social order has the character of law, is a legal order» does not imply the moral judgment that this order is good or just.»[42]

However, we may easily interpret his theory in such a manner that this thesis will not hold true.

When Kelsen says about a social order that it is a legal order he implies that it is a valid legal order, because it is plausible to interpret him to imply 'valid' within the connotation of 'legal order' (Das Recht ist seinem Wesen nach objektiv).[43] Quite explicitly he defines »valid» as »ought to be obeyed»;[44] hence the statement »this is a legal order» implies for Kelsen »the legal norms of this order ought to be obeyed». No reservations are made in order to exclude the interpretation of this ought-statement as a pure norm or to show that it is not implied by the term »general legal norm» (or »legal order» etc.) when Kelsen himself uses this term.

In this way we believe to have confirmed the first part of our

[41] See e. g. R. R. p. 21 and p. 28.

[42] G. T. p. 5, cf. also R. R. p. V and p. 1.

[43] A. S. p. 54.

[44] H. L. R. p. 50.

hypothesis: the term »general legal norm» implies for Kelsen »ought to be obeyed» and is consequently used as a laudatory term.

Our next point is to show that all prescriptions called legal norms in accordance with description 1. and 2. of his definition can be assumed to be considered laudable by Kelsen.

This part of our hypothesis is confirmed by the hypothesis that Kelsen has (or had, at the time he got ego-involved in the standpoints mentioned above), respect for power as such, i. e. for sanction-stipulating prescriptions created and enforced by the group in power. By assuming this hypothesis i. e. that Kelsen's definition of 'general legal norm' (or 'law') expresses an authoritarian orientation,[45] one gets a possible explanation why he is disposed not to include within his definition any reference to e. g. the motive of the obedience. The prescriptions given by the authoritarian power ought to be obeyed by the persons subjected to that power, no matter whether these prescriptions correspond with their ethical norms, no matter the relation between crime and punishment and no matter the goals towards which the power is used.

Some of Kelsen's statements about the basic norm confirms our hypothesis about his authoritarian orientation.

He says that when a legal order is overthrown by use of illegal means and the usurpers succeed in making people obey their prescriptions, ». . . dann operiert man mit dieser als mit einer Rechtsordnung . . . Man (the pure theory of law?) setzt eine neue Grundnorm voraus».[46]

As soon as the usurpers have succeeded in making people obey their prescriptions, Kelsen calls them legal norms; consequently the pure theory of law functions as a blind endorser of what has actually taken place; and the theory of the basic norm becomes a principle, the function of which is to solemnize every system of sanction-stipulating prescriptions, which has

[45] Regarding this concept see Erich Fromm, *Escape from Freedom*, 1941.

[46] R. R. p. 68.

established itself as a factual order. And the tyrants of the new order may say on the basis of the pure theory of law: »This order is on the whole efficacious; hence a new basic norm must be presupposed; i. e. this order is a valid legal order, and everybody ought to obey it.»

Even if Kelsen has not intended this opinion, his definition is formulated so unprecisely that as it stands it may be used for propaganda purposes.

The hypothesis that Kelsen's definition, which *seems to be* a neutral descriptive definition, expresses a pure norm is further confirmed somewhat by its ability to explain why Kelsen does not state precisely whether he is giving a normative or a descriptive definition.

Kelsen may be motivated to slur over this distinction, since a frank statement to the effect that he wants to give a normative definition might encourage his readers to be on their outlook for pure norms implicitly entailed in the definition. To say that he is going to »discover the nature of law itself» will for many of his readers seem innocent enough to calm down their suspicion against propaganda without at the same time mobilizing that much of their critical abilities which a more precise statement of his intention might have produced.

4. *Disagreement among philosophers as to the correct definition of 'law' — 'legal norm' etc., may be a disagreement in attitude, and not a disagreement in belief.*

If our hypothesis above is correct, it follows that Kelsen's definition of 'general legal norm' or 'law' is what C. L. STEVENSON has called a *persuasive* definition. Referring especially to ethical definitions, he says: »Ethical definitions involve a wedding of descriptive and emotive meaning, and accordingly have a frequent use in redirecting and intensifying attitudes. To choose a definition is to plead a cause, so long as the word defined is strongly emotive.»[47]

[47] C. L. Stevenson, *Ethics and Language*, p. 210, New Haven 1944.

The descriptive definition of 'general legal norm' proposed by Alf Ross may also be interpreted as a persuasive definition.[48]

However, Ross's definition expresses his approval of power conducted in accordance with the opinion of the majority and his disapproval of power which is used contrarily to this opinion. Kelsen's definition, on the other hand, may be interpreted to express his approval also of this latter type of power distribution.

In order to obtain agreement between Ross and Kelsen as to the correct definition of 'general legal norm' they may either have to agree on certain pure normative or evaluative statements, or they may have to agree to exclude normative standpoints from their definitions.

It is our belief that the discussion within philosophy of law as to »what law is», — »what is the correct definition of 'legal norm'» often has been an attempt to answer normative questions, just as the discussion about the correct definition of the so-called truth-concept within theory of knowledge often has been a concealed discussion about what kind of evidence one ought to accept.

5. *The concept 'general legal norm' or the concept 'law' is relational concepts.*

In accordance with description 1. of Kelsen's definition, the term »general legal norm» designates what is expressed by certain norm-formulations. The law is *meaning*, as Kelsen says. Apparently quite opposite this view, there are philosophers of law who hold this term to designate a certain class of empirical facts which do not express propositions.

We do not think the term »general legal norm» (or any other term) has any empirically observable meaning apart from the actual usage of the term; and our questionnaire-tests confirmed our belief that this term is not used in the same sense by all

---

[48] Harald Ofstad, *Alf Ross's begrepsbestemmelse av begrepet 'rettsregel'*, p. 84—5.

people; on the other hand, all the persons about whose usage we have the sufficient information will *not* call prescriptions valid legal norms, if they are not at all obeyed or applied. As far as this usage is concerned, this implies that a class of prescriptions is not called »valid legal norms», unless the prescriptions — or a certain amount of them — correspond to a certain class of behavior-units within the society, i. e. a certain performance by the persons obeying or applying the prescriptions. This point we think of some importance, because it is likely to give raise to certain difficulties, if one is disposed to define a concept as a class of certain objects with certain specific qualities in common. To say that the term »legal norm» designates a class of prescriptions with the common quality that they are on the whole obeyed, seems incorrect, because it is not usual to call the obeying of a prescription *a quality* of that prescription. And in the same way it seems incorrect to say that »legal norm» designates a class of non-verbal behavior with the common quality that certain norms prescribe this behavior, because it is not usual to call this a quality of behavior. Limited by Aristotelian class-logic the philosophers were inclined to exclude from their definition either all meaningful propositions (e. g. Ross's definition), or the actual behavior of the people obeying or applying the prescriptions (Kelsen's definition), because both kinds of objects could not go together in the scheme: a class of certain objects with certain qualities in common.[49]

However, as we have tried to show, neither Kelsen nor Ross succeeds in excluding what they want to exclude, none of them are able to solve what they consider to be »the dualism» between the element of *meaning* and the element of *reality* within the concept of law.

One of the reasons why they are not able to solve this »dualism» is that there is no »dualism», their problem is a pseudo-problem created by their antique conceptional models.

The term »general legal norm» (or »law») is not a thing-name,

[49] As to the possibility of describing a relation as a class of pairs of elements, see W. Quine, *Mathematical Logic*, N. Y. 1940 p. 198 f.

but a relational term designating certain objects (prescriptions) standing in certain relations to certain other objects (actual performance). The character of this relation varies with the usage of the term; and we will try to make more precise the character of the relation implied in C_{7_1} on the one hand, and C_{7_2} on the other hand. In C_{7_1} the term »on the whole efficacious» was interpreted to refer only to the behavior of the officials of the state; in C_{7_2} the term refers either to this behavior or to the behavior of the obeying citizens.

If a system of prescriptions of the kind »If A is, B ought to be» is efficacious in the sense indicated in C_{7_1}, then it will be possible to advance tenable propositions of the kind »If A occurs, probably B also will occur». And this scheme must express true statements in relation to a certain part of the possible interpretations of it, in order that the system of prescriptions will be called »legal norms». We get an interpretation of the scheme »If A occurs, probably B also will occur» by substituting for »A» a term designating a type of punished behavior (e. g. murder), and for »B» a term designating a type of punishment (e. g. imprisonment for six years). How large part of the possible interpretations must give tenable statements, will depend upon the exact meaning of »on the whole».

On the other hand, if a system of prescriptions is efficacious in the sense referred to in C_{7_2}, then it will also be sufficient to be able to advance tenable propositions of the kind: »The frequency (e. g. within a year) of the behavior designated by »A» in the scheme »If A is, B ought to be» does not exceed the following limit . . .» This scheme must express true statements in relation to a certain part of its possible interpretations, if a system of prescriptions can be said to be efficacious on this account. How large this part must be, will depend upon the exact meaning of »on the whole».

In accordance with both C_{7_1} and C_{7_2} x is consequently not called a general legal norm, unless the system of prescriptions to which x belongs corresponds to some degree to a system of descriptive sociological propositions, describing as far as C_{7_1} is

concerned, the application of the prescriptions, and regarding C_{7_2} describing either this behavior or the frequency of certain types of punishable behavior (like e. g. theft, murder etc.). We regard this as a plausible and logically consistent precization of the formulation, that the law is at the same time both *meaning* and *reality*.[50]

---

[50] Also concepts like 'legal right', 'legal duty' etc. may fruitfully be described as relational concepts.

DISCUSSIONS

A Note on Existence. Remarks on Professor Konrad Marc-Wogau's »Bemerkungen zum Begriff 'Sinnesdatum' in der Diskussion der letzten Jahre» (Theoria XVI). By *Justus Hartnack* (New York).

In an interesting paper entitled »Bemerkungen zum Begriff 'Sinnesdatum' in der Diskussion der letzten Jahre» (*Theoria* Vol. XVI 1950 Part 1) Professor Marc-Wogau has the following statement: »Schon eine oberflächliche Analyse des natürlichen Sprachgebrauchs zeigt, dass der Terminus 'existiert' mehrere verschiedene Bedeutungen besitzt. Er wird zwar sowohl von Gegenständen, die als Sinnesdaten zu bezeichnen sind, etwa von einem Nachbild, das ich sehe, oder von der leuchtenden Mondscheibe am Himmel, als auch von materiellen Gegenständen prädiziert, aber ganz sicher in verschiedenen Bedeutungen. Vom Nachbild und von der leuchtenden Mondscheibe gilt, dass sie nicht in dem Sinne existieren, in dem ein materieller Gegenstand, etwa der astronomische Mond, existiert. Im physischen Raume ist weder das Nachbild noch die leuchtende Mondscheibe vorhanden. Wählt man den Sprachgebrauch, nach dem ein Sinnesdatum notwendig existiert, sofern es wahrgenommen wird, so muss man im Auge behalten, dass das Wort 'existiert' in diesem Zusammenhange einen anderen Sinn hat als im Satz 'der materielle Gegenstand existiert'.»[1]

This statement is very interesting, not only because it deals with the epistemologically crucial problem of the syntactical use of the word »existence» but also because it seems to oppose the rather widely accepted rules, laid down by Russell, that »existence» has basically only one meaning and that the only correct use is when it is ascribed to propositional functions. In *Introduction to Mathematical Philosophy*, for example, Russell writes: »This is the fundamental meaning of the word 'existence'. Other meanings are either derived from this, or embody

[1] p. 73.

mere confusion of thought.»[2] Sometimes the charge has been made against Russell that he has found a meaning for »existence» other than this one;[3] this is hardly a justified charge and is, in any event, denied by Russell: »The suggestion that I have found a meaning of 'existence' other than that given in *Principia Mathematica* *14 has no foundation. The inference from 'fa' to 'There is an x such that fx' uses 'there is' in the usual logical sense.»[4]

However, what I here propose to assert is that in the following two statements: (1) 'an after-image exists' and (2) 'a material object exists' the word »exists» has one and only one meaning and that this meaning is the meaning given by Russell.

The first point I want to make is that the grammatical subject in (1) as well as in (2) is a propositional function; or to make it more general: whatever existence is predicated of will always have the character of a propositional function. That this is so has been denied, however, by G. E. Moore who maintains that »this exists» (where »this» is an after-image pointed to) is significant, even if he admits that »this does not exist» always must be false.[5] But by conceding this he has made it very doubtful whether it then really is used significantly at all. Because, if it is a contradiction to say »this does not exist» then it is a tautology to say »this exists» i. e. it does not assert anything at all.

Now, if it is granted that the grammatical subject in both (1) and (2) is a propositional function it seems to follow that »existence» has the same meaning in both expressions, namely the following: »there is at least one x such that fx is true».

To say that »existence» has »the same meaning» in two different expressions is here taken to mean that the use of the term »existence» is determined by the same syntactical rule.

The difference between propositional functions are the different *properties* [6] which characterise the function. Now, Professor Marc-Wogau points out that the astronomical moon is in physical space while an after-image is not. If this is so, it means that the propositional function in (1) is determined by different properties than the propositional function in (2) but it does not mean that the logical syntax governing the use of »existence» is different.

---

[2] p. 164.

[3] See K. Marc-Wogau: *Die Theorie der Sinnesdaten* p. 74 and R. M. Chisholm: »Russell on the Foundations of Empirical Knowledge» *The Philosophy of Bertrand Russell* p. 437.

[4] »Reply to Criticisms» *The Philosophy of Bertrand Russell* p. 714 f.

[5] »Is Existence a Predicate?» *Aristotelian Society, Supplementary Volume XV* p. 187 f.

[6] »property» is here taken in a wide sense.

Bemerkung zum Ausdruck »existiert». Antwort auf die Bemerkungen von Justus Hartnack. Von *Konrad Marc-Wogau* (Uppsala).

Bei der Diskussion des Ausdrucks »dies existiert» empfiehlt es sich, zwei Fragen auseinanderzuhalten.

(1) Im gewöhnlichen Sprachgebrauch wird der Ausdruck »dies existiert» so verwendet, dass das Wort »dies» sich auf Gegenstände völlig verschiedener Art beziehen kann. Wir betrachten drei Fälle: (a) »dies» bezieht sich auf einen materiellen Gegenstand, etwa dieses Heft der Theoria, (b) »dies» bezieht sich auf etwas Wahrgenommenes, das kein materieller Gegenstand ist, aber von mehreren Personen wahrgenommen werden kann, etwa die leuchtende Mondscheibe am Himmel, und (c) »dies» bezieht sich auf etwas unmittelbar Wahrgenommenes, das nur einem Subjekt zugänglich ist, etwa ein Nachbild. Ich nehme an, dass der Ausdruck »dies existiert» auf dem Standpunkte des Commonsense in allen drei Fällen als sinnvoll erscheint. Ist diese Annahme berechtigt, so lässt sich fragen: unter welchen Bedingungen wird das Wort »existiert» bei natürlichem Sprachgebrauch von dem durch das Wort »dies» Bezeichneten prädiziert? Es scheint mir festzustehen, dass diese Bedingungen in den drei angeführten Fällen verschieden sind. Wenn von diesem Heft der Theoria gesagt wird, es existiere (und werde nicht halluziniert), so müssen gewisse Bedingungen in bezug auf dieses Heft der Theoria erfüllt sein, etwa die Bedingung, dass das Heft der Theoria anderen materiellen Gegenständen Widerstand leistet. Ist diese Bedingung nicht erfüllt, so wird das durch »dies» Bezeichnete in diesem Fall als nicht-existierend (halluziniert) angesehen. Eine entsprechende Forderung stellt man nicht an die leuchtende Mondscheibe oder an das Nachbild, wenn sie als existierend bezeichnet werden. Eine ausführliche Diskussion der Bedingungen des Gebrauchs des Ausdrucks »existiert» in unseren drei Fällen findet der Leser in meinem Buch *Die Theorie der Sinnesdaten*, S. 79 ff. Es ist vielleicht irreführend, diesen Unterschied der Bedingungen für den Gebrauch des Ausdrucks »existiert» als einen Unterschied des Sinnes (der Bedeutung) dieses Ausdrucks zu bezeichnen. Die Bezeichnung wird jedoch durch die für den natürlichen Sprachgebrauch geläufige Redensweise nahegelegt. Die Behauptung, die leuchtende Mondscheibe existiere zwar, aber doch nicht in demselben Sinne wie etwa dieses Heft der Theoria, stimmt, soweit ich sehe, mit dem natürlichen Sprachgebrauch überein. In meinem im ersten Heft dieses Jahrganges der Theoria erschienenen Vortrag habe ich auf diesen Unterschied des Gebrauchs des Ausdrucks »existiert» aufmerksam machen wollen, und dieser Unterschied allein ist für den Gedanken meiner Argumentation gegen Ayer von Bedeutung.

(2) Die Bemerkungen Hartnacks beziehen sich indessen auf eine ganz andere Frage, die ich zwar in meinem soeben erwähnten Buche behandelt, im Vortrage dagegen gar nicht erwähnt habe. Es ist die Frage, wie der Sinn des Ausdrucks »existiert» zu analysieren sei. Die Diskussion dieser Frage bewegt sich auf einem sehr viel abstrakteren Plane, dem Plane der philosophischen Theorien. Und hier ist natürlich alles weit weniger sicher. Entscheidende Argumente können hier — wie so oft bei allgemein formulierten philosophischen Thesen — weder für noch gegen die verschiedenen aufgestellten Thesen angeführt werden. Die auf S. 73 ff. meines Buches angestellten Überlegungen betrachte ich nicht als einen bündigen Einwand gegen Russells These, dass »Existenz» mit Sinn nur von Satzfunktionen prädiziert werden könne. Aber auch Hartnacks Argumentation gegen Moores These, dass »existiert» auch von einem Individuum, etwa dem Nachbild, das ich erlebe, prädiziert werden könne, scheint mir nicht überzeugend zu sein. Sie geht an dem springenden Punkt des Moorschen Gedankens stillschweigend vorbei. Moore hebt ausdrücklich hervor, es sei logisch möglich, dass das Nachbild, auf das sich meine Behauptung: »dies existiert», bezieht, jetzt nicht existierte. Die Aussage »dies existiert nicht» ist nach Moore zwar stets falsch, aber enthält keinen logischen Widerspruch!

REVIEWS

Otto Brusiin: *Über die Objektivität der Rechtsprechung.* Helsinki 1949. 122 S. Von *Micha Markendag.*

Jetzt, wo der abendländische Rechtsstaat grossen Gefahren ausgesetzt ist, ist es wichtig, dass die Faktoren, die die rechtlichen Grundprinzipien dieser Staaten bilden, bekannt sind und wissenschaftlich untersucht werden. Der moderne abendländische Rechtsstaat beruht nach Brusiin u. a. auf dem »Prinzip einer objektiven Rechtsprechung, d. h. die Menschen, die in den Gemeinschaftsorganen oder als Gemeinschaftsorgane (z. B. ein Einzelrichter, ein Polizeibeamter) wirken, sollen dabei ihr gesamtes Handeln und besonders ihre Entscheidungen nur nach denjenigen Rechtsnormen richten, die ihr Handeln als Organpersonen regeln» (S. 25, 26).

Die oben genannte Schrift setzt sich das Ziel zu untersuchen, welche Faktoren diesem Objektivitätsprinzip günstig sind. Der Gegenstand ist umfassend, aber Brusiin scheint nur die Absicht gehabt zu haben, eine Übersicht über diesen Gegenstand zu geben. Deswegen hat er nur in beschränktem Umfang das grosse Material benutzt, das im abendländischen Rechtsleben und in den bereits vorliegenden Rechtstheorien zur Verfügung steht. Die Schrift enthält jedoch eine gute Übersicht über diese für einen Rechtsstaat so bedeutungsvollen Faktoren; damit füllt sie auch eine der vielen Lücken in unserer allgemeinen Rechtslehre.

Philippe Devaux: *De Thalès à Bergson: Introduction historique à la philosophie.* Sciences et Lettres, Liège (s. d.) et Vrin, Paris, 1950. 439 pp. Par *Svend Ranulf.*

Ce qui caractérise surtout cette introduction historique à la philosophie, c'est l'énergie avec laquelle l'auteur souligne la dépendance sous laquelle se trouve le développement philosophique par rapport aux deux traditions culturelles qui sont à la source de toute la civilisation européenne, à savoir la tradition antique ou gréco-latine et la tradition judéo-chrétienne.

La tradition antique est, selon M. Devaux, essentiellement rationaliste, aristocratique, optimiste et virile. Le rationalisme dont il s'agit est un rationalisme qualitatif, fondé sur l'idée de perfection, d'harmonie et de qualité, lequel s'oppose au rationalisme quantitatif galiléo-cartésien et au rationalisme expérimental newtonien et laplacien de l'époque moderne. L'absence presque totale de technique et d'expérimentation dans l'antiquité s'expliquerait par le caractère aristocratique de cette civilisation. La classe dirigeante, relativement soulagée de la nécessité de gagner laborieusement sa vie, a exalté les ressources contemplatives de l'esprit humain. L'optimisme fondamental qui se retrouve même chez les utopistes, tel Platon, a la même racine, et son caractère qualitatif nous le propose comme un retour à l'état de perfection idéale, préexistant, éternel et divin. »Cet optimisme . . . les dispense de l'idée que le monde puisse être foncièrement taré, foncièrement vain et illusoire non-être, il les immunise contre la vision d'un monde où la somme des peines et des misères pourrait en quelque sorte être si élevée qu'elle le rendit en quelque manière insupportable.» Quant à la virilité, elle est dûe au fait que, comme un canon esthétique exemplaire, l'homme adulte »est le seul moment de la carrière humaine qui intéresse la pensée antique. Aussi lui a-t-elle donné un relief majeur, dans lequel se rencontre toute la prédilection pour les vertus conservatrices de stabilité, de modération et de mesure» (pp. 149 s.).

Au contraire, la tradition judéo-chrétienne n'est ni originairement ni foncièrement rationaliste. Elle est prolétarienne par les conditions de son développement et par son inspiration la plus constante. Elle est irrémédiablement et foncièrement pessimiste. Loin d'être virile, elle est profondément affective, et elle exalte non pas les sages mais les martyrs en même temps que l'innocence et la faiblesse (p. 151).

On peut se demander si M. Devaux n'exagère pas le contraste entre les deux traditions. Sa caractéristique de l'optimisme antique rend-elle tout à fait justice à certains aspects de la philosophie de Platon? M. Devaux lui-même montre (pp. 16 ss. et 152) que les deux traditions ont une origine commune dans une mentalité réaliste et hylozoïste se retrouvant dans toutes les formes de la pensée religieuse primitive, même si l'on fait des réserves à l'égard des théories de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive en général. Encore faut-il remarquer que, même dans le moment le plus brillant de la pensée antique, au IVe siècle, »plus d'une trace de cette mentalité archaïque et folklorique persistera invinciblement. De plus, la mentalité progressive ne sera jamais le partage que d'une infime minorité d'individus isolés, dans une société plus lente à les suivre que prompte à les condamner» (p. 20).

Ce conflit entre le rationalisme et la mentalité primitive dans l'antiquité rappelle, semble-t-il, même si M. Devaux ne le dit pas expressé-

ment, le conflit entre la tradition gréco-latine et la tradition judéo-chrétienne qui, selon lui, se poursuit à travers toute l'histoire de la philosophie moderne. M. Devaux revient toujours aux traces de ce conflit qu'il croit pouvoir constater dans la philosophie de Descartes (p. 203), de Spinoza (p. 217), de Locke (p. 256), de Berkeley (p. 261), de Kant (p. 300), de Hegel (p. 334), de Comte (p. 356), de Nietzsche (p. 388) et de Bergson (pp. 408 et 419). Ce point de vue général sur l'histoire de la philosophie a d'ailleurs été porté à l'attention des lecteurs de *Theoria* dans un article par M. Devaux sur »Some Aspects of Samuel Alexander's Philosophy» (Vol. XIV, 1948).

Les progrès continus de la science ont amené une division toujours plus poussée du travail scientifique, de sorte que les savants se sont de plus en plus détournés de la philosophie et les philosophes se sont de plus en plus désintéressés de la science théorique, ce qui, selon M. Devaux, a partiellement favorisé l'éclosion du pragmatisme et de plusieurs autres formes de sophistique. »Nous en sommes les témoins de nos jours par le spectacle que nous donne parfois l'existentialisme contemporain dans certaines de ses expressions à la mode.» »De cet affaiblissement culturel, nous n'avons pas encore mesuré toute la portée; mais, d'ores et déjà, il porte en lui de redoutables conséquences» (p. 376). Ceci laisse deviner que M. Devaux a plus de sympathie pour la tradition rationaliste antique et ses prolongements dans la science moderne que pour les éléments irrationalistes de la tradition judéo-chrétienne, et cette impression est confirmée par la lecture de son chapitre sur les origines du christianisme. Ici l'auteur prend soin de montrer que l'administration de l'Empire romain avait de bonnes raisons pour diriger contre les chrétiens un système de répression connu sous le nom de persécutions. Mais l'intolérance des chrétiens envers les païens après la conversion de Constantin est mentionnée par M. Devaux sans aucune explication à leur décharge (pp. 158 ss.).

Il paraît que le livre de M. Devaux a déjà prouvé sa valeur pédagogique puisqu'il a été adopté par l'enseignement français et trouvé un accueil bienveillant en Hollande. Le livre s'arrête au seuil de la philosophie récente qui sera l'objet d'un autre livre du même auteur.

Harald Ofstad: *Alf Ross's begrepsbestemmelse av begrepet »rettsregel». (Alf Ross' Bestimmung des Begriffs »Rechtsregel».)* (Filosofiske Problemer. Nr. 13.) Universitetets studentkontor, Oslo 1949. Von *Micha Markendag.*

Ofstad will mit seiner Untersuchung erstens angeben, wie Ross den Begriff »Rechtsregel» bestimmt, und diese Bestimmung »etwas präziser»

machen. Zweitens will Ofstad diese Begriffsbestimmung mit Hilfe von zwei näher angegebenen Methoden einer kritischen Prüfung unterziehen.

Ofstads Aufgabe ist dadurch erschwert worden, dass Ross, nach Ofstads Meinung, keine vollständige Bestimmung des Begriffs Rechtsregel gegeben hat. Aus diesem Grunde musste Ofstad, bevor er zu seiner eigentlichen Untersuchung übergehen konnte, erst die Sätze zusammenstellen und kritisch untersuchen, von denen anzunehmen ist, dass sie Ross' Ansicht über den Begriff Rechtsregel zum Ausdruck bringen. Bei einem Forschungsobjekt dieser Art liegt natürlich stets die Gefahr von Missverständnissen vor. Ofstad ist sich offenbar dieser Gefahr klar bewusst. Er versucht, auf jede Weise Ross gegenüber völlig unvoreingenommen zu sein. In zweifelhaften Fällen schlägt er mehrere Deutungen vor, analysiert sie und vergleicht sie sorgfältig miteinander. Während er Ross' Auffassung des Begriffs Rechtsregel wiederzugeben versucht, beleuchtet und präzisiert er zugleich Ross' Sätze in interessanter und anerkennenswerter Weise. Es ist daher verständlich, dass dieser Teil der Untersuchung einen verhältnismässig grossen Raum (etwa ein Drittel der gesamten Untersuchung) beansprucht.

Ofstads Auffassung von Ross' Bestimmung des Begriffs Rechtsregel kann in der Hauptsache in folgender Weise wiedergegeben werden: x wird eine Rechtsregel genannt, wenn folgende Sätze wahr sind:

1) x ist für diejenigen, die x stiften, seinem Sinne nach imperativisch (nicht deklarativ).

2) x ist mit der Absicht erlassen worden, dass gewisse Personen in gewissen Situationen mit grösserer Wahrscheinlichkeit auf gewisse Weise reagieren.

3) x ist dadurch charakterisiert, dass ein Kausalzusammenhang zwischen der uninteressierten Haltung, welche von den Personen, die x stiften, eingenommen wird, wenn sie sich nach anderen x richten, und dem Umstand besteht, dass x in einer solchen Form gegeben wird, dass x sich als eine Behauptung deuten lässt, dass gewisse Personen die Pflicht haben, eine Handlung auszuführen.

4) x ist weiter durch eine gewisse (näher angegebene) Einstellung bei den Personen charakterisiert, denen x etwas vorschreibt. Hier ist insbesondere die uninteressierte Befolgung von Bedeutung.

5) x lässt sich dem System von Normen zuordnen, die zeitlich zuletzt (in den meisten Fällen) befolgt worden sind, und zwar sowohl in dem Sinne, dass die Handlungen ausgeführt worden sind, die von irgendeinem x vorgeschrieben worden sind, als auch in dem Sinne, dass sich die Häufigkeit strafbarer Handlungen innerhalb des Staates unter einer gewissen Grenze hielt. (Ofstad, S. 31.)

Nachdem Ofstad auf diese Weise die Deutung des Begriffs Rechtsregel gegeben hat, die seiner Meinung nach die grösste Wahrscheinlich-

keit hat, das wiederzugeben, was Ross' Anschauung ist, untersucht er diesen Begriff hauptsächlich mit Hilfe von zwei Methoden.

Die eine Methode ist bei einer Untersuchung dieser Art von besonderem Interesse. Sie hat ihren Grund in der Annahme, dass Ross durch die Bestimmung des Begriffes Rechtsregel angeben wollte, wie gewisse Personen die Bezeichnung Rechtsregel gebrauchen. Die Methode besteht darin, mit Hilfe eines Frageformulars zu kontrollieren, ob Ross' Beschreibung des Sprachgebrauchs wirklich mit dem faktischen Sprachgebrauch übereinstimmt. Ofstad ist sich bewusst, dass das Material, das ihm zur Verfügung stand, nicht erlaubt, sichere Schlüsse zu ziehen. Aber dennoch ist nach der Anschauung des Verfassers dieses Verfahren besser als reine Mutmassungen. Dass man auf diese Weise einen solchen Begriff empirisch untersucht, ist von grossem Interesse, und es ist zu hoffen, dass die Untersuchung an einem grösseren Material durchgeführt werden kann.

Die zweite Methode besteht darin, dass Ofstad Ross' Sätze über den Begriffsinhalt mit seinen Beispielen von Rechtsregeln und mit anderen Sätzen in Ross' Schriften vergleicht.

Die kritische Untersuchung scheint das Ergebnis zu haben, dass Ofstad in der Hauptsache Ross' Auffassung akzeptieren kann. In gewisser Beziehung lehnt er jedoch Ross' Anschauung ab. Der Hauptpunkt seiner Kritik scheint folgender zu sein:

Ofstad geht davon aus, dass Ross mit seiner Bestimmung des Begriffes Rechtsregel, die Ofstad durch eine Zusammenstellung von Sätzen aus Ross' Schriften gewonnen hat, einen widerspruchsfreien Klassenbegriff hat aufstellen wollen. Versteht man Ross in dieser Weise, so ist offenbar seine Begriffsbestimmung widerspruchsvoll. Es gibt nichts, das alle die Bestimmungen hätte, die der Begriff Rechtsregel nach Ross' Begriffsbestimmung haben soll. Ofstad weist auf Widersprüche hin und vertritt die Anschauung, dass man diesen Widersprüchen entgehen kann, wenn man Ross' Begriff als einen Relationsbegriff auffasst (S. 34).

Auch in anderer Beziehung erhebt Ofstad Einwände. Ross habe nicht den Satz beweisen können, dass echte Normen weder wahr noch falsch sein können (S. 64). Weiter erhalte man durch das empirische Material keine Bestätigung für die Forderung uninteressierter Befolgung der Rechtsregeln (S. 84).

In einer kurzen Besprechung ist es natürlich unmöglich, zu den schwierigen Problemen, die von Ofstad behandelt werden, Stellung zu nehmen. Ein paar Bemerkungen mögen genügen!

Obgleich sich offenbar Ofstad bemüht, Ross' Ansichten korrekt wiederzugeben, muss man sich doch in verschiedenen Punkten fragen, ob Ross von Ofstad richtig verstanden worden ist.

Ofstad macht die für seine Untersuchung fundamentale Annahme,

dass Ross in seinen Sätzen wirklich beabsichtige, den Begriff Rechtsregel als etwas zu bestimmen, das gewisse gemeinsame Eigenschaften hat, m. a. W. als einen Art- oder Klassenbegriff. Ist dies wirklich Ross' Absicht? In der für diese Frage grundlegenden Arbeit »Virkelighed og Gyldighed i Retslæren» (Wirklichkeit und Gültigkeit in der Rechtslehre, 1934), die Ofstad ausgiebig benutzt hat, spricht Ross eigentlich überhaupt nicht von einer Begriffsbestimmung. Ross gebraucht die Worte »Rekonstruktion» und »Umdeutung» (S. 19). An anderer Stelle (S. 18) spricht er von der »Zurückführung» und »Reduzierung» von »Rationalisierungen». Wenn Ross versucht, das »rechtliche Phänomen» zu bestimmen, so geht er zwar von der herrschenden Rechtslehre, aber *nicht von dem unmittelbaren Inhalt dieser Theorie* aus, sondern von dieser Theorie »als von einem Faktum, von dem — unter Berücksichtigung der Gesetze der Rationalisierung — auf die Realitäten zurückgeschlossen wird, aus der eine solche Theorie entsprungen sein kann» (S. 92). Wird dies auf den Begriff Rechtsregel angewandt, so kommt man zu folgendem Ergebnis: der Begriff Rechtsregel ist in der traditionellen Theorie so bestimmt, dass man in der Wirklichkeit nur dies Wort findet, aber keinen Begriff, den dieses Wort bezeichnen könnte. Dennoch will jedoch Ross nicht ohne weiteres die alten Begriffsbestimmungen aufgeben. Ross ist der Meinung, dass man Anlass habe anzunehmen, dass die üblichen Begriffsbestimmungen dennoch in einer gewissen Relation zu gewissen Realitäten stehen. Diese Realitäten will Ross nun aufzeigen. Aber zu diesem Zwecke muss er die alten Begriffsbestimmungen einer Rekonstruktion, einer Umdeutung unterziehen. Wenn Ofstad die bei diesem *Umdeutungsprozess* gewonnenen Resultate anwendet und glaubt, dass Ross nur eine *gewöhnliche* Begriffsbestimmung habe vornehmen wollen, von der gleichen Art etwa wie bei einer Bestimmung des Begriffes Buch, so liegt hier offenbar ein Gegensatz zwischen Ross und Ofstad vor.

Ofstad geht ausserdem davon aus, dass Ross in seinen Sätzen zum Sprachgebrauch gewisser Personen habe Stellung nehmen wollen. Diese Annahme bildet die Voraussetzung der Methode, mit Hilfe eines Frageformulars Ross zu kontrollieren. Da nun Ross nicht angegeben hat, welche Personen diesen Sprachgebrauch haben, ist Ofstad der Meinung, dass man frei wählen könne. Ofstad hat u. a. eine Gruppe von Studenten der juristischen Fakultät in Oslo gewählt. Gegen diesen Gedankengang kann folgendes angeführt werden: ist das richtig, was eben gesagt worden ist, so kann offenbar das Wesentliche für Ross nicht gewesen sein, zur Frage eines Sprachgebrauchs Stellung zu nehmen. Die Frage nach einem Sprachgebrauch ist relativ einfach. Ross scheint nämlich in der Hauptsache von der herrschenden Theorie auszugehen. Es handelt sich um den Sprachgebrauch dieser Juristen und Philosophen. Die wirk-

liche Schwierigkeit scheint statt dessen in der Umdeutung zu liegen. Diese Umdeutung und Rekonstruktion ist viel mehr als eine Stellungnahme zu einem Sprachgebrauch.

Aus dem eben Angeführten folgt auch, dass die an und für sich interessante Untersuchung des Wortes Rechtsregel nicht immer sehr ergiebig ist. Ross hat ja nicht in erster Linie zum üblichen Sprachgebrauch (z. B. von Studenten der juristischen Fakultät), sondern zu dem Sprachgebrauch der wissenschaftlichen Theorien Stellung genommen; dazu kommt, dass es Ross nicht nur um den Sprachgebrauch, sondern um »Rekonstruktion» geht. Dass die Untersuchung mit Hilfe des Frageformulars z. B. nicht die Forderung einer uninteressierten Einstellung bei denjenigen, die die Regel befolgen, bestätigt, braucht also an und für sich nicht zu bedeuten, dass Ross zu einem falschen Ergebnis gekommen ist oder dass er unbewusst eine Bewertung vorgenommen hat.

Abschliessend noch ein paar Worte zu Ofstads Hauptthese, nämlich dass Ross einen widerspruchsvollen Begriff der Rechtsregel gegeben habe. Dagegen kann u. a. folgendes eingewandt werden:

Wenn Ross' Bestimmungen das Resultat einer Umdeutung oder Rekonstruktion im oben angegebenen Sinne sind, so kann man offenbar nicht ohne weiteres voraussetzen, dass das durch eine Rekonstruktion gewonnene Material einen widerspruchsfreien Begriff der Art bildet, wie ihn Ofstad voraussetzt. Man dürfte berechtigt sein anzunehmen, dass sich Ross über die von Ofstad aufgezeigten Widersprüche im klaren ist. Sofern Ross die Absicht hatte, eine Rekonstruktion durchzuführen, sind also Ofstads Einwände nicht zutreffend. Mit welchen Begriffen eine Wissenschaft, die im Sinne von Ross realistisch ist, arbeiten muss, ist ein anderes Problem. In manchen Fällen scheint sich Ross hier an Undéns Theorie vom Funktionsbegriff (im Gegensatz zum Substanzbegriff) anzuschliessen (vgl. Ejendomsret og Ejendomsovergang 1935. Kap. 1.).

Zur philosophischen Einleitungsliteratur

Von ÅKE PETZÄLL (Lund)

Bibliographische Einführung in das Studium der Philosophie. Hrsg. von I. M. Bochenski. Francke, Basel.

Victor Kraft: *Einführung in die Philosophie.* Philosophie, Weltanschauung, Wissenschaft. Springer, Wien 1950.

Philosophical Analysis. A Collection of Essays. Ed. by Max Black. Cornell University Press, Ithaca, New York 1950.

Robert C. Baldwin & James A. S. McPeek: *An Introduction to Philosophy through Literature.* The Ronald Press Company, New York 1950.

Philosophische Arbeiten, die in wissenschaftstheoretischem und pädagogischem Interesse eine allgemeine Bestimmung des Begriffs der Philosophie und eine Übersicht über ihre verschiedenen Disziplinen und Arbeitsweisen geben wollen, um in das Studium der Philosophie einzuführen, gibt es seit altersher. Diese Schriften gehören im allgemeinen nicht zur »grossen Literatur«. Oft haben sie retrospektiven Charakter, mit der Aufgabe, vorhandenes Gut für die Nachwelt zu bewahren. Es ist bezeichnend, dass dieser Zweig der Literatur anscheinend bei den Versuchen der hellenistischen Periode, das philosophische Wissen einer früheren Epoche zu systematisieren und in literärer, didaktischer und bibliographischer Absicht zu konservieren, entstanden ist. So finden wir die ersten Ansätze zu einer philosophischen Einleitungsliteratur bei den alexandrinischen Kommentatoren in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung. Durch diese Schriften wird eine Art von primärer Definitions- und Einteilungsapparatur erhalten, die in der syrisch-arabischen und in der lateinisch-scholastischen Literatur weitergeführt und noch weiter ausgebildet wird.

Von besonderer Bedeutung für die abendländische Entwicklung dieser Literatur war die Schrift des Dominicus Gundisalvis »De divisione philosophiae« (1150), in welcher Gedanken des Al-Farabi mit dem Prolegomena-Material verarbeitet werden, das offenbar innerhalb der lateinisch-christlichen Philosophie zuerst von Boethius vorgelegt worden war. (Vergl. *Ludwig Baur*: Dominicus Gundissalinus De divisione philosophiae. Herausgegeben und philosophiegeschichtlich untersucht. Nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum Ende der Scholastik. Beitr. z. Gesch. d. Phil. d. Mittelalters. Bd. IV, H. 2—3, Münster 1903.)

Für die Hochscholastik war es von grösster Bedeutung, genau den systematischen Ort der verschiedenen Wissenschaften zu bestimmen und ihre Kompetenzgebiete gegeneinander abzuwägen, wobei Definitionen und Einteilungen nicht nur konservierenden und pädagogischen Absichten dienen, sondern einen wesentlichen Faktor im Aufbau der philosophisch-theologischen Systeme bilden. Dies geht mit aller Deutlichkeit u. a. aus Thomas' Kommentaren zu Aristoteles und Boethius hervor. Dass die wissenschaftssystematische Klassifizierungsarbeit als wertvoll und wichtig angesehen wurde, geht auch aus der Tatsache hervor, dass Savonarola eine solche Aufgabe wählte, als er eine Schrift verfasste, um den Vorwurf zu widerlegen, er sei bildungsfeindlich. Seine Schrift »Opus

perutile de divisione, ordine ac utilitate omnium scientiarum» kann als eine der letzten dieser Art innerhalb der Scholastik angesehen werden (Baur: a. a. O., S. 395).

Innerhalb der Scholastik war jedoch die wissenschaftliche Differenzierung so weit fortgeschritten, dass eine Veränderung des wissenschaftssystematischen Schemas notwendig wurde, und im 16. und 17. Jahrhundert wird der Grund zu einer neuen Wissenschaftssystematik gelegt, die in der Folge von grösster Bedeutung für die Einleitungsliteratur wird; insbesondere hat Francis Bacons Klassifikation auf Grund der fundamentalen menschlichen »Vermögen» entscheidende Bedeutung gehabt. Es kann hier darauf hingewiesen werden, dass selbst noch d'Alembert in seiner Einleitung zur »Enzyklopädie» an Bacons Einteilung festhält und dass Christian Wolffs für das 18. Jahrhundert grundlegende Wissenschaftssystematik ebenfalls eine Einteilung auf Grund der »Vermögen» aufbaut. Für die Einleitungsliteratur des 18. Jahrhunderts dürfte insbesondere Wolffs »Discursus praeliminaris de Philosophia in genere», die einen Teil seiner »Philosophia rationalis sive logica» (1728) ausmacht, von Bedeutung gewesen sein. Kants »Erste Einleitung in die Kritik der Urteilskraft», die in verschiedenen Ausgaben und Redaktionen, zuerst 1794, manchmal auch unter dem Titel »Über Philosophie überhaupt» erschienen ist, bildet einen interessanten Beitrag zur philosophischen Einleitungsliteratur. (Die erste vollständige Ausgabe erschien in Ernst Cassirers Auflage von Kants Werken. Bd. V, S. 177 ff.) Kant sagt hier: »Es liegt viel daran, die Philosophie nach ihren Teilen genau zu bestimmen . . .» (Kants Werke, ed. Cassirer, Bd. V, S. 181.); er bestimmt sodann auf Grund der Resultate der »Kritik der reinen Vernunft» den Begriff der Philosophie und gibt eine Einteilung der philosophischen Disziplinen unter erkenntnissystematischem Gesichtspunkt.

Die Wissenschaftssystematik, mit der wir es in den hier genannten Arbeiten zu tun haben, hat nicht die Aufgabe, in erster Linie konservierend zu sein. Bacons Arbeit ist eine Zusammenfassung der gesamten wissenschaftlichen Situation unter Berücksichtigung neu gestellter Aufgaben. Bei Wolff haben wir es im Anschluss an Leibniz mit einer dogmatisch-spekulativen Übersicht über die »Weltweisheit» als Ganzes zu tun. Bei Kant dominiert der erkenntniskritische Gesichtspunkt, wobei besonderes Gewicht auf die Abgrenzung und Präzisierung der Aufgabe der Philosophie gelegt wird.

Die Berücksichtigung der mehr und mehr komplizierten wissenschaftssystematischen Entwicklung, das Bestreben, das gesamte Wissen systematisch aufzubauen und die Aufgabe der Philosophie zu präzisieren, ist das besondere Kennzeichen der Einleitungsliteratur des 19. Jahrhunderts. Besonders stark macht sich bei diesen Versuchen der Einfluss Hegels und Comtes geltend. Das Bild wird vielgestaltiger und verliert an Ein-

heitlichkeit, je mehr sich die Einzelwissenschaften von der philosophischen Spekulation befreien. Die verschiedenen philosophischen Richtungen ringen miteinander, und in nicht geringem Grade beeinflusst die nationale Verschiedenheit des Schulunterrichts die propädeutische Literatur.

Vor allen Dingen dürfte es der grosse Bedarf für Unterrichtszwecke gewesen sein, der in unserem Jahrhundert dazu beigetragen hat, dass die Einleitungsliteratur einen so grossen, ja, bedenklich grossen, Umfang angenommen hat. Ein einziges Beispiel, das den bibliographischen Übersichten entnommen ist, mag dies illustrieren. Berücksichtigt man allein die *allgemeinen* Einleitungen in die Philosophie (und sieht von solchen Arbeiten ab, die dazu bestimmt sind, in eine gewisse philosophische Disziplin, ein gewisses Problemgebiet, in die Philosophie eines bestimmten Landes oder eines speziellen philosophischen Systems einzuführen) so findet man, dass die »Bibliographie de la Philosophie» für 1938 13 solcher Arbeiten verzeichnet, während im Jahr 1948 nicht weniger als 28 solcher Schriften erschienen sind. Übersetzungen und Neuausgaben sind dabei nicht mitgerechnet worden. Es fehlt also durchaus nicht an »Führern», die den Reisenden zur Verfügung stehen. Was man jetzt braucht, dürfte eine Anweisung sein, wie man diese »Führer» zu gebrauchen hat.

Offenbar sind rein bibliographische Hilfsmittel jetzt innerhalb der Philosophie in höchstem Grade vonnöten. Das gilt nicht nur für den Anfänger; auch für den Spezialisten, für Studienzwecke, für Forschung und Unterricht sind sie notwendig, um einen Überblick sowohl über die technischen Hilfsmittel im allgemeinen als auch — und insbesondere — über die Spezialliteratur zu erhalten.

Man ist daher I. M. Bochenski O. P., Professor an der Universität in Freiburg i. d. Schweiz zu besonderem Dank verpflichtet, dass er die nicht grade leichte Aufgabe übernommen hat, ein Werk zu redigieren, das diese Forderungen erfüllt. Seit 1948 sind im Francke-Verlag 21 Hefte einer Sammlung »Bibliographische Einführung in das Studium der Philosophie» erschienen. Die Anordnung zeugt von einem imponierenden bibliographischen Wissen und von grossem pädagogischem Geschick. Aber vielleicht bewundert man ganz besonders Pater Bochenskis Mut, eine solche höchst schwierige Aufgabe auf sich zu nehmen, die in buchstäblichem Sinne unendlich ist und wo die Auswahl der zu behandelnden Gebiete und der Mitarbeiter mit grossen Schwierigkeiten verbunden ist.

Jedes Heft, mit Ausnahme des ersten, das eine allgemeine philosophische Bibliographie enthält, ist von einem Spezialisten bearbeitet und behandelt in orientierender Übersicht die vorliegende Literatur einer gewissen philosophischen Disziplin, einer Periode, einer gewissen philo-

sophischen Richtung, der Philosophie eines Landes oder der Philosophie eines der klassischen Denker.

Das erste Heft, das vom Herausgeber zusammen mit F. Monteleone als speziellem bibliographischem Expert bearbeitet worden ist, verdient besonders genannt zu werden, da es nicht nur »eine Bibliographie der philosophischen Bibliographien» enthält — eine schwierige und in höchstem Grade notwendige Angelegenheit —, sondern auch ausserordentlich beachtenswerte methodische Grundsätze der philosophischen Forschung überhaupt enthält. Im Anschluss an diese prinzipiellen Erwägungen wird ein Verzeichnis von Werken gegeben, die Anweisungen für wissenschaftliche Arbeiten enthalten: Arbeitstechnik, Heuristik, Karteianlagen usw. Darauf folgt ein wohldisponiertes Verzeichnis allgemeiner Bibliographien und ein Verzeichnis philosophischer und verwandter Bibliographien.

Da der Herausgeber eine »konstruktive Kritik» wünscht, dürfte es angebracht sein, gewisse wünschenswerte Ergänzungen zu nennen. Am Anfang dieser Ausführungen habe ich von der philosophischen Einleitungsliteratur gesprochen. Sie kann in gewisser Weise als eine Untervegetation in dem reichen Bestand der philosophischen Literatur angesehen werden. Ein jeder, der unbewandert ist und eine Orientierung braucht, kommt leicht in die Situation, aufs geratewohl eine der vielen »Einführungen» wählen zu müssen, die jetzt zur Verfügung stehen. Da die Mehrzahl dieser Arbeiten stark durch den philosophischen Standpunkt ihrer Verfasser beeinflusst und oft sehr einseitig sind, braucht offenbar der Anfänger eine Orientierung, die ihn zugleich auch über die philosophische Attitüde des Verfassers informiert. In Heft 1, S. 7 werden nur vier »philosophische Leitfäden» genannt, von denen nur eine einzige (nämlich L. de Raeymaeker »Introduction à la philosophie», Louvain 1947) im eigentlichen Sinne zur philosophischen Einleitungsliteratur gehört. Es wäre von grösstem Wert, wenn diese Literatur in einem besonderen Hefte behandelt werden würde. In der Gestalt, in der die Bibliographie nun vorliegt, wird auch ein anderer Zweig der philosophischen Literatur nur sehr unvollständig behandelt, nämlich diejenige, welche die Geschichte der Philosophie behandelt. Von den unentbehrlichen Handbüchern und den Sammelwerken über die Geschichte der Philosophie wird nur »Überweg» ausführlicher behandelt (H. 1, S. 26), und viele der wertvollsten werden, soviel ich sehen konnte, überhaupt nicht genannt. Ein Verzeichnis und eine Beschreibung in einem besonderen Heft ist in höchstem Grade wünschenswert.

Es versteht sich von selbst, dass die verschiedenen Hefte sich quantitativ und qualitativ unterscheiden. Die Hefte 13—16 über Thomas und den Thomismus sind ausgezeichnet. Was dagegen Heft 17 angeht, so versteht man nicht richtig, welche Prinzipien bei der Auswahl ange-

wandt worden sind. Unter der Überschrift »Geschichte der Philosophie» werden einige Gesamtdarstellungen der mittelalterlichen Philosophie aufgeführt. Es wirkt überraschend, dass Émile Bréhier's »La Philosophie du Moyen Age» (1. Aufl. Paris 1937, 2. erweiterte Auflage 1949) überhaupt nicht genannt wird. Was das sorgfältig gearbeitete Heft 11 »Der logische Positivismus» angeht, so mag darauf hingewiesen werden, dass nach dem Erscheinen des Heftes (1948) die unten angezeigte Arbeit von Victor Kraft »Der Wiener Kreis» publiziert worden ist. Natürlich könnte man auch auf Lücken im Verzeichnis »Kritische Schriften» hinweisen — wenn auch der Rezensent keinen Anlass zu Klagen hat, da das Verzeichnis aus seinem persönlichen Gesichtspunkt schmeichelhaft vollständig ist: es führt nur seine eigenen Arbeiten an!

Zusammenfassend kann gesagt werden, dass Pater Bochenskis bibliographische Einleitung von Studenten, Lehrern und Forschern auf den verschiedensten philosophischen Gebieten lebhaft begrüsst werden muss. Es ist zu hoffen, dass die Arbeit weitergeführt und kontinuierlich komplettiert wird. Sie ist nicht nur ein unentbehrliches Hilfsmittel auf jeder Bibliothek und jedem philosophischen Seminar, sondern sie gibt auch eine vortreffliche Orientierung für jeden Forscher.

Im folgenden sollen drei neu erschienene Arbeiten mit Einführungscharakter besprochen werden. Die erste hat die für Arbeiten dieser Art übliche Form. Sie nimmt aber auf Grund ihrer originellen Behandlung und des einheitlichen systematischen Gesichtspunktes, der ihr zugrundeliegt, eine Sonderstellung ein. Von den beiden anderen, bildet jede für sich einen neuen Typus »philosophischer Einleitungen».

Wir nennen zuerst *Victor Kraft*: Einführung in die Philosophie. Philosophie, Weltanschauung, Wissenschaft. Wien 1950. Verlag Springer.

Victor Kraft ist Neopositivist. Aus aller nächster Nähe hat er die Entstehung und die Entwicklung des Neopositivismus verfolgen können. Er gehörte bereits vom Beginn dem Kreise an, der sich in Wien um Moritz Schlick gebildet hatte, wo man einen äusserst interessanten und erfolgreichen Versuch eines philosophischen »teamwork» machte. Zu den vielen Darstellungen, die über den Wiener Kreis erschienen sind, gehört auch Victor Krafts 1950 erschienene Schrift »Der Wiener Kreis. Der Ursprung des Neopositivismus. Ein Kapitel der jüngsten Philosophiegeschichte» (Wien, Springer). Zweifellos ist sie eine der übersichtlichsten und besten Darstellungen. Sie zeigt auch, dass Kraft innerhalb der neopositivistischen Bewegung eine selbständige und kritische Haltung eingenommen hat, die ihn vor gewissen markanten Einseitigkeiten bewahrte, die mit dem Versuch des frühen Wiener-Positivismus zusammenhängen, in polemischer Absicht »die neue» logistische, wissenschaftliche Weltauffassung sehr eng zu bestimmen.

Krafts gesunder kritischer Positivismus, seine grosse Gelehrsamkeit und umfassende pädagogische Erfahrung geben seinem Versuch, eine Einführung in die Philosophie zu schreiben, das Gepräge. Das Experiment, zu den vielen bereits existierenden Einführungen noch eine weitere hinzuzufügen, entschuldigt er in der Einleitung damit, dass seine Einführung eine neue Form hat und dass seine Behandlung des Weltbegriffs und der Wertlehre sich von ähnlichen, vorliegenden Darstellungen unterscheidet.

Die Arbeit besteht aus drei Teilen: einem historischen, einem erkenntniskritischen und einem systematischen.

Im historischen Teil soll gezeigt werden, was Philosophie de facto gewesen ist, wie sie in sehr verschiedener Weise die prinzipiellen Fragen über Welt, Leben und Erkenntnis zu beantworten gesucht hat. Diese historische Einführung ist keine leichte, bequeme Übersicht. Auf wenigen Seiten wird ein gewaltiges Material zusammengefasst, und da die gleichen Namen in den verschiedenen Abschnitten wiederkehren, muss man der Darstellung sehr aufmerksam folgen und oft das, was man bereits gelesen hat, mit dem neuen Stoff, der einem dargeboten wird, vergleichen.

Kraft gibt zuerst wertvolle Bemerkungen über die Bedeutung des Wortes Philosophie und zeigt dann, dass die Philosophie in der Antike zuerst theoretisches Wissen überhaupt war und dass dazu schon ganz früh der Anspruch kam, die Rolle einer Weltanschauung im weitesten Sinne des Wortes zu spielen. Dazu kommt der Versuch der Philosophen, die Philosophie zu einer Theorie der Lebensführung zu machen oder in der Philosophie selber eine Lebenspraxis oder auch einen Ersatz der Religion zu sehen. Es ist von grossem Wert, dass in Krafts Übersicht über die Geschichte der Philosophie — im Gegensatz zu vielen anderen ähnlichen Darstellungen — mit Nachdruck betont wird, welch entscheidende Bedeutung das Christentum für die Philosophie dadurch gehabt hat, dass sie zu einem »weltlichen Gesamtwissen» ausgestaltet wurde; dadurch wiederum erhielt der Begriff der Philosophie eine Bedeutung, den sie in gewissen Zusammenhängen bis auf die heutige Zeit behalten hat (z. B. in dem Ausdruck »philosophische Fakultät»). Von grösstem Wert ist auch der Hinweis darauf, dass innerhalb dieses »weltlichen Wissens» der Grund für die moderne Naturwissenschaft gelegt wurde.

Was die grossen philosophischen Systeme der modernen Zeit angeht, so wird darauf aufmerksam gemacht, dass sich in ihnen wieder das antike Ideal der Philosophie als Welt- und Lebensansicht geltend machte. Kraft berührt in diesem Zusammenhang die Frage der »praktischen Bedeutung» der Philosophie, und nennt Shaftesbury und Hutcheson (auf S. 36 steht »Hutchinson»). Vorher hätte jedoch die Rolle der naturrechtlichen Anschauungen genannt und darauf hingewiesen

werden müssen, dass sie in Abhängigkeitsverhältnis zum scholastischen »weltlichen Wissen» stehen. Auf diese Weise wäre erreicht worden, dass die historische Kontinuität und die während der ganzen neueren Zeit bestehende Verbindung mit der Theologie deutlicher zum Ausdruck gekommen wäre. Krafts Charakteristik: an der reichen Entwicklung der systematischen Philosophie »nagte schon der Wurm im Kern der wachsenden Frucht» (S. 39), ist historisch richtig und pädagogisch geschickt. Dass die Erkenntniskritik die Kritik ist, die die Philosophie an sich selber übt, tritt auf diese Weise klar heraus; Locke, Hume und Kant werden in nüancierter Weise historisch gewertet.

Die Übersicht wird damit abgeschlossen, dass — im Anschluss an den erkenntniskritisch bedingten Zusammenbruch der systematischen Philosophie — die »Philosophie als Problem» charakterisiert wird. Man versucht, den Konsequenzen der Erkenntnistheorie dadurch zu entgehen, dass man eine »Weltanschauungsphilosophie» ausbildet, die nicht Erkenntnis sondern eine »geistige Funktion» sein soll. Es ist bezeichnend, dass die einflussreiche Existentialphilosophie nicht den Anspruch erhebt, ein Weltbild zu geben, sondern sich auf das menschliche Leben beschränkt und wie die Philosophie der römischen Kaiserzeit eine »medicina animae» sein will. »Und alldem stellt sich wieder die positivistische Auffassung der Philosophie gegenüber, wie sie im 'Wiener Kreis' in besonders klarer und radikaler Weise vertreten worden ist. Darnach kann Philosophie nichts anderes sein als logische Analyse der wissenschaftlichen Erkenntnis» (S. 40).

Im erkenntnistheoretischen Teil heisst es auf Grund des Materials, das in dem historischen Teil vorgelegt worden ist, dass sich die Philosophie als Weltansicht mit dem Aufbau der Welt, ihren Elementen und deren strukturellen Beziehungen beschäftigt; die Philosophie als Lebensansicht dagegen beschäftigt sich mit den Werten und Normen und ihrer Verwirklichung in der Welt. Die Philosophie ihrerseits stellt in ihrer Eigenschaft als Erkenntnistheorie gewisse unabweisliche Forderungen an wissenschaftliche Erkenntnis. Sie muss grundsätzlich nachprüfbar sein, allgemeingültige, präzise und eindeutige Ausdrücke, die in klaren Begriffen ausgedrückt sind, enthalten. Der Grund der Geltung der wissenschaftlichen Aussagen muss sich klar angeben lassen. Die Sätze müssen weiter in einem klaren logischen System zusammengefasst werden können. Auf dem Hintergrund dieser erkenntniskritischen Auffassung werden die rationalistischen und intuitionistischen Systeme der älteren und neueren Zeit einer Kritik unterworfen, die zu den beiden Thesen führt, dass es keine spezifische Erkenntnisweise der Philosophie gibt und dass die philosophischen Systeme keine Erkenntnis enthalten.

In Übereinstimmung hiermit wird im systematischen Teil die Forderung aufgestellt, dass die Philosophie auf den Anspruch verzichten muss,

Erkenntnis anderer Art als die der Fachwissenschaften zu sein. Jeder Kompromiss zwischen Metaphysik und Wissenschaft wird abgelehnt. Das philosophische Weltbild ist nur durch die Erkenntnis möglich, die aus den Realwissenschaften stammt. Die Aufgabe besteht jedoch nicht darin, das spezialwissenschaftliche Material enzyklopädisch zusammenzufassen oder auch die Arbeit der Realwissenschaften zu einem Abschluss zu bringen. »*Die Aufgabe*, die der Philosophie durch ein wissenschaftliches System der Welt gestellt wird, *besteht darin, aus den Teilsystemen der Wissenschaften ein einheitliches System herzustellen*» (S. 78). So ist die Aufgabe der Philosophie teils eine rein sachliche, insofern sie nämlich von den Spezialwissenschaften abhängt, teils eine selbständige: sie besteht in der erkenntnistheoretischen Prüfung der spezialwissenschaftlichen Systeme von Hypothesen unter dem Gesichtspunkt, ob es möglich ist, sie zu einem einheitlichen System zusammenzufassen.

Auf diese Weise gibt Krafts klare und übersichtliche Darstellung die Hauptthesen des modernen Positivismus wieder. Einen eingehenderen und mehr persönlich gefärbten Charakter erhält die Darstellung des »Systems der Werte».

Werte können nicht aus Tatsachen abgeleitet werden, und deswegen kann ein Weltbild einem System von Werten nicht zugrunde liegen. Nachdem Kraft eine Klärung innerhalb der Terminologie der modernen Wertlehre vorgenommen hat (die nicht ganz richtig als »der jüngste Zweig der Philosophie», S. 90 bezeichnet wird), führt er als Argument gegen den Wert-Intuitionismus an, dass »wertvoll» dasselbe bedeutet wie dass etwas in einer Relation zu unserem praktischen Verhalten steht. Der Schwerpunkt liegt in der Wertung, die ein empirisches Faktum ist und die durch die Kulturgeschichte und Völkerkunde festgestellt wird. Es ist nicht möglich, auf Grund der gegebenen verschiedenen Wertungen ein einheitliches Wertsystem aufzubauen.

Die Kardinalfrage der Werttheorie: ob die Wertung rein subjektiv ist oder ob es eine überindividuelle Norm für das faktische Werten gibt, wird zuerst unter Bezugnahme auf das Faktum beantwortet, dass wir etwas als wertvoll für eine Klasse werten, z. B. Penicillin für Kranke, und zwar aus dem objektiven Grunde, weil es Ursache der erstrebten Gesundheit ist. Das Werturteil kann in diesem Falle allgemeingültig gerechtfertigt werden. Offenbar können wir auch spezielle Werturteile aus der objektiven Feststellung herleiten, dass ein Gegenstand einen generellen Wertcharakter hat. Es ist eine Tatsache, dass überall im primitiven und kulturellen Leben überindividuelle Wertungsgrundsätze angewandt werden, die von der Auffassung des einzelnen Individuums in dem Umfange unabhängiger werden, wie die kulturelle Entwicklung fortschreitet; und offenbar können aus diesen höheren Wertungsgrundsätzen speziellere Wertungen abgeleitet werden. Dies bedeutet jedoch

nicht, dass wir von unbedingt gültigen Wertungen sprechen können; denn richtig sind Wertungen nur dann, wenn sie objektiv bestimmt werden können, wie es z. B. bei dem genannten Heilmittel der Fall ist. Aber *dass* sie in diesen Fällen objektiv bestimmt werden können, macht es uns möglich, eine Axiomatik der Wertungen aufzustellen, wobei wir induktive und deduktive Methoden anwenden können.

Den Abschluss des Buches bildet eine Übersicht über die philosophischen Spezialdisziplinen. Auch hier wird die historische Entwicklung berücksichtigt. Die ethischen Grundfragen werden im Anschluss an eine klare Übersicht über die historisch gegebenen Grundauffassungen charakterisiert. Das Einzige, dem man widersprechen möchte, ist die kategorische Behauptung: »Im Mittelalter hat es eine weltliche Ethik nicht gegeben» (S. 123). In dem weltlichen Wissen des sog. Mittelalters war auch eine natürliche Ethik enthalten, ja sie bildete einen notwendigen Bestandteil der gesamten christlichen Ethik.

Ästhetik und Ethik werden von Kraft als verschiedene Zweige der allgemeinen Wertphilosophie behandelt; der Erkenntnistheorie und der Logik wird dagegen eine grundlegende Rolle zugeteilt; während die Erkenntnistheorie »den Begriff der Erkenntnis und die Grundlagen und Methoden für die Begründung ihrer Geltung klarlegt», gibt die Logik »die Gesetze des Denkens, auf denen alles Erkennen beruht» (S. 146). Man kann sich denken, dass die erkenntniskritische Forschung sich je nach den verschiedenen Erkenntnisgebieten mit verschiedenen Kulturgebieten beschäftigt; man erhält dann solche philosophische Spezialdisziplinen wie Naturphilosophie, Geschichtsphilosophie usw.

Krafts Buch befriedigt die Ansprüche, die man an eine im besten Sinne des Wortes moderne Einführung in die Philosophie stellen kann. Sie gibt ein Bild der vorliegenden Problemlage. Sie ist sachlich ohne Pedanterie und selbständig ohne Überheblichkeit. Es wäre wünschenswert gewesen, dass die beiden Disziplinen Erkenntnislehre und Logik etwas ausführlicher von diesem eminenten Kenner der modernen Erkenntnisforschung behandelt worden wären. Man kann sich auch fragen, ob die Werttheorie wirklich den zentralen Platz einnimmt, den ihr Kraft in der vorliegenden Darstellung zuteilt, die übrigens in vielen Punkten die besondere Behandlung des Wertproblems aufnimmt, die sie in Krafts früherer Schrift »Die Grundlagen einer wissenschaftlichen Wertlehre» (Wien 1937, Springer) erfahren hat. Das Buch ist jedoch ein Beweis dafür, dass der altehrwürdige Literaturzweig, den die Einführungsliteratur bildet, mit neuen Beiträgen bereichert werden kann. Die Schrift ist wertvoll deswegen, weil sie systematischen und pädagogischen Forderungen, die gerade jetzt als unerlässlich angesehen werden müssen, voll Genüge tut.

Man kann natürlich darüber diskutieren, ob *Philosophical Analysis.* A Collection of Essays. Edited by Max Black, Cornell University (Cornell University Press) Ithaca, New York 1950, zur Einführungsliteratur gehört oder nicht.

Bereits hier mag jedoch gesagt werden, dass man die Arbeit demjenigen zum Studium empfehlen kann, der sich in die moderne und modernste philosophische Diskussion vertiefen will, die von dem gleichen Geist erfüllt ist, der auch in Krafts eben besprochenen Buch zu spüren ist. In mehr als einer Beziehung sind die 18 Essays in der von dem Herausgeber von Journal of Symbolic Logic und dem Verfasser von »Language and Philosophy» (Cornell University, 1950), Max Black, herausgegebenen Schrift mit der philosophischen Attitüde verwandt, die im Wieener Kreis herrschte. Die verschiedenen Beiträge illustrieren von verschiedenen Ausgangspunkten das bedeutungsanalytische Verfahren, für das die Philosophie nicht eine Theorie, und noch weniger ein schulmässiges Lehrgebäude, sondern eine Aktivität, eine Verhaltensweise ist. Das Buch kann deswegen als Einführung für denjenigen dienen, der die Atmosphäre innerhalb einer philosophischen Forschung kennen lernen will, die Ausdruck des modernsten Radikalismus ist.

Bei dem Versuch anzugeben, was »philosophical analysis» ist, tritt der radikale Anspruch jedoch mit grosser Bescheidenheit auf. In dem einleitenden Essay von Max Black wie auch in den übrigen Beiträgen geht es mehr darum, philosophische Analyse zu demonstrieren als sie zu definieren. Bezeichnenderweise geschieht dies von Max Black im Anschluss an eine kurze Charakteristik und Kritik von drei Philosophen: Russell, Moore und Wittgenstein. Statt den gewagten Versuch zu unternehmen, »die Analyse zu analysieren», begnügt sich Black mit einigen »informal comments» zu diesen Denkern, die eine Vorstellung der eigenen Anschauung und ihres Hintergrundes geben sollen (S. 2). Black sieht Russells Versuch, die Philosophie zu einer Wissenschaft zu machen, als wertvoll an, kann aber nicht dessen Methode akzeptieren. Moores Berufung auf den »common sense» war für viele wie eine Befreiung, aber seine Analyse konnte sich bei der Behandlung der Theorie der Sinnesdaten auf Grund gewisser irreführender philosophischer Analogien nicht von einem gewissen Dogmatismus frei machen. Black schliesst sich insbesondere an Wittgenstein an, der mehr als alle anderen zur radikalen philosophischen Befreiung beigetragen hat.

Man kann die drei genannten Philosophen wie auch die Beiträge der Essaysammlung »Philosophical Analysis» mit einem Schlagwort dadurch charakterisieren, dass alle diese Forscher »are engaged in *clarification of meaning*». Diese Bestimmung ist, wie Black sagt, jedoch nicht ausreichend. Die Bedeutung des Wortes »meaning» ist, wie sich gezeigt hat, ausserordentlich kompliziert. Grade dies zeigen die Essays mit aller

wünschenswerten Deutlichkeit bei der Analyse des Verhältnisses zwischen Gedanke und Sprache (S. 14 f.).

Es ist nicht möglich, den Inhalt der Essays wiederzugeben, in denen linguistische, logische, erkenntnistheoretische, ethische und ästhetische Probleme behandelt werden. Es wäre auch nicht recht, einen einzelnen herauszugreifen, um auf diese Weise den Geist des Buches zu charakterisieren. Ein kurzes Referat dieser im allgemeinen gut und frisch geschriebenen Artikel würde ihren Inhalt nicht zu ihrem Rechte kommen lassen. Sie können alle als »Verstandesübungen» demjenigen empfohlen werden, der sich in der Kunst, philosophische Bedeutungsanalyse zu treiben, weiter vervollkommnen will.

Soviel ich sehen kann, ist *Robert C. Baldwin* und *James A. S. McPeek*: »An Introduction to Philosophy through Literature», New York 1950, The Ronald Press, etwas ganz Neues in der philosophischen Einführungsliteratur.

Zwischen Krafts Einleitung und Blacks Sammelwerk gab es eine Verbindung; mit Baldwins und McPeeks Anthologie treten wir in eine ganz andere Gedankenwelt mit einer völlig anderen »Atmosphäre» ein. Diese kann am besten durch ein paar Worte aus »the letter to the reader» beschrieben werden, welche zugleich als Motto für das ganze Werk dienen können: »The ideal interpreter of the universe will be the philosopher-poet or the poet-philosopher» (S. 3). Die Anthologie wurde in der Überzeugung zusammengestellt, »that a valid non-academic approach to philosophy is possible and that such an approach can be found in the everyday reading of cultivated persons» (S. 3).

Entsprechend dieser Absicht hat man eine »Blütenlese» aus mehr als hundert Autoren zusammengestellt, von denen ungefähr die Hälfte der Neuzeit angehören. Die Lektüre dieser Autoren soll, wie die Verfasser hoffen, als eine Einführung in die Philosophie dienen und als »a gradual, almost genial leading into its problems, a process by which the student grows more and more keenly interested in its ramifications until he finds himself welcoming the subtlest complexities of abstract thought» (S. 5).

In fünfzehn Kapiteln ist der ausgewählte Stoff um ebenso viele »philosophische Fragen» gruppiert worden, deren Bedeutung kurz in der Einleitung zu jedem Kapitel angegeben wird.

Der Umstand, dass die Auswahl aus »the everyday reading of cultivated persons» entnommen wurde, dürfte der Grund dafür sein, dass von den »Philosophen-Dichtern» Santayana der am meisten zitierte ist, während Tennyson der bevorzugte »Dichter-Philosoph» ist. Der gleiche Umstand dürfte veranlasst haben, dass von den äusserst sparsam zitierten lebenden Philosophen Irwin Edman, William Pepperell Montague

und Marten ten Hoor vertreten sind, während von den nicht lebenden Aristoteles, Thomas und Kant überhaupt nichts angeführt wird.

Im zehnten Kapitel »The Problem of Knowledge» werden in der Einleitung einige Strophen von Santayana als besonders illustrativ wiedergegeben:

»I know but this of all I would knew
Truth is a dream, unless my dream be true.»

Baldwins und McPeeks Introduction to Philosophy ist ein Beweis dafür, dass diese ausserordentlich schillernde Literaturgattung trotz allem noch viel Neues bringen kann und verblüffende Überraschungen zu bieten hat.

BIBLIOGRAPHICAL NOTES (XXVII)

(July 1st to December 31st, 1950)

DENMARK

Bruun Andersen, K.: *Sören Kierkegaard og Kritikeren P. L. Møller.* [*S. K. and the critic P. L. Møller.*] Munksgaard, Copenhagen. 52 p.

Grue-Sörensen, K.: *Studier over Refleksivitet. En filosofisk Afhandling.* [*Studies on reflexivity. A philosophical dissertation.*] Schultz, Copenhagen. 238 p.

Grønbech, Vilhelm: *Lyset fra Akropolis.* [*The light from Acropolis.*] (Lectures on Heraclitus, Socrates, Plato, Aristophanes, the tragedians.) Gyldendal, Copenhagen. 204 p.

Jacobsen, O. Thune: *Den protestantiske teolog.* [*The protestant theologian.*] Arne Frost-Hansen, Copenhagen. 64 p.

Jörgensen, Carl: *Two commandments. A medical psychologist expresses his view on moral problems.*] Transl. by Peter Hardt. Munksgaard, Copenhagen. 254 p.

Kierkegaard, Søren: *Værker i Udvalg.* [*Works in selection.*] With an introduction and textual interpretations by F. J. Billeskov Jansen. Gyldendal, Copenhagen. 4 vols.

Pedersen, Olaf: *Mennesket og Teknikken. Kommentarer til Atomalderens problemer.* [*Man and technics. Comments on the problems of the atomic age.*] Arne Frost-Hansen, Copenhagen. 171 p.

Rubow, Pau V.: *Kierkegaard og hans Samtidige.* [*K. and his contemporaries.*] Gyldendal, Copenhagen. 67 p.

FINLAND

Ahlman, Erik: *Hans Kelsenin oikeusfilosofian pääkohtia.* [*Main features of the legal philosophy of Hans Kelsen.*] Ajatus XVI, p. 5—14.

Ahlman, Erik: *Kansallinen itsekritiikki ja kansanluonne.* [*National self-criticism and national character.*] Suomalainen Suomi 1950, 8; p. 452—455.

Alanen, Yrjö E.: *Teologian luonne ja tehtävä. (Profeetallinen empirismi.) [Character and task of the theology. (The prophetic empiricism.)]* Werner Söderström, Porvoo—Helsinki. 263 pp. 380,— FM.

Allardt, Erik: *Att systematisera verkligheten. [Systematizing of the reality.]* Finsk tidskrift CXLVII, 2; p. 73—79.

Castrén, Olavi: *Tieteellisen teologian tehtävästä. [On the task of the scientific theology.]* Teologinen aikakauskirja 1950, 5; p. 233—261.

Engels, Friedrich: *Sosialismin kehitys utopiasta tieteeksi. [The evolution of socialism from an utopia to a science.]* Kansankulttuuri, Helsinki. 67 pp. 120,— FM.

Gracian, Baltasar: *Viisauden käsikirja. Kolmesataa sääntöä maailmanviisautta. [The Handbook of Wisdom. Three hundred rules of the wisdom of the world.]* From the German translation by Arthur Schopenhauer (Hand-Orakel und Kunst der Weltklugheit) transl. by Sirkka Salomaa. Werner Söderström, Porvoo—Helsinki. 178 pp. 240,— FM.

Hakama, K.: *Matemaattinen lahjakkuus psykologisena ongelmana. [Mathematical talent as a psychological problem.]* Matemaattisten aineiden aikakauskirja 1950, 3; p. 77—87.

Hintikka, J.: *Loogisen empirismin kritiikin kritiikkiä. [Critique of a critique of the logical empiricism.* (Sven Krohn: »Der logische Empirismus». I.)] Suomalainen Suomi 1950, 9; p. 545—548.

Hollo, J. A.: *Kirjailija etsimässä taiteen sielua. [An author in search for the soul of the art.]* (Rev. of: André Malraux: Psychologie de l'art.) Näköala 1950, 3; p. 208—213.

Huovinen, Lauri: *Antiikin vaikutuksesta Niccolò Machiavellin ajatteluun. [The influence of the antiquity on the thinking of Niccolò Machiavelli.]* Historiallinen aikakauskirja 1950, 1; p. 33—39.

Jansson, Jan-Magnus: *Hans Kelsens statsteori mot bakgrunden av hans rättsfilosofiska åskådning. [The theory of state of Hans Kelsen against the background of his philosophy of the law.]* Societas Scientiarum Fennica, Helsinki. 400 pp. 1 600,— FM. (= Commentationes Humanarum Litterarum. XV. 5.)

Juva, Mikko: *Wilhelm Bolin ja Ludwig Feuerbach. [Wilhelm Bolin and Ludwig Feuerbach.]* Historiallinen aikakauskirja 1950, 4; p. 321—333.

Kaila, Martti: *Nuorisorikollisuus. [Juvenile delinquency.]* Werner Söderström, Porvoo—Helsinki. 240 pp. 480,— FM. (= Suomalaisen Lakimiesyhdistyksen julkaisuja. B. 20.)

Kalinen, Aino: *Lasten näpistelystä. [On the pilferage of children.]* Kasvatus ja koulu. 1950, 5; p. 193—203.

Kauppi, Raili: *Kirjasto ja yksilön kehitys.* [*Library and the development of an individual.*] Kirjastolehti 1950, 4; p. 78—82.

Ketonen, Oiva: *Metafysiikasta ja loogisesta empirismistä.* [*On metaphysics and the logical empiricism.*] Suomalainen Suomi 1950, 8; pp. 464—469.

Krohn, Sven: *C. E. M. Joad ja looginen empirismi.* [*C. E. M. Joad and the logical empiricism.*] Suomalainen Suomi 1950, 7; pp. 408—414.

Krohn, Sven: *Loogisesta empirismistä. Vastaus arvosteluun.* [*On the logical empiricism. Reply to a critique* (*of Hintikka*).] Suomalainen Suomi 1950, 9; pp. 548—552.

Krohn, Sven: *Monaadit ja »kielet».* [*Monads and »languages».*] Valvoja 1950, 4; p. 115—121.

Kustaanheimo, Paul: *Logistiikasta ja sen tehtävistä matematiikassa.* [*On logistic and its function in mathematics.*] Arkhimedes 1950, 2; p. 38—42.

Lagercrantz, Eliel: *Entwicklungspsychologische Analyse lappischer Folklore.* Academia Scientiarum Fennica, Helsinki. 155 pp. 400,— FM. (= FF Communications n:o 138.)

Lao-tse: *Salaisuuksien tie.* (*Tao-te-king.*) Transl. from the Chinese and annotated by Toivo Koskikallio. Werner Söderström, Porvoo—Helsinkii. 181 pp. 180,— FM.

Lehtinen, J. N.: *Mitä oikeus on? Tutkielma oikeuden luonteesta yhteiskunnallisena ilmiönä. Eräiden oikeustieteessä esitettyjen perinnäisten käsitysten arvostelua.* [*What is justice? A study on the character of justice as a social phenomenon. Criticism of some traditional views represented in jurisprudence.*] English summary. Helsinki, Suomalainen lakimiesyhdistys. Distributor: Akateeminen kirjakauppa, Helsinki. 136 pp. (= Suomalaisen lakimiesyhdistyksen julkaisuja. A. 33.)

Lehtovaara, Arvo: *Människokunskapens grunder.* [*Foundations of the knowledge of men.*] Transl. by Harriet Thesleff. Söderström & Co, Helsingfors. 232 p. 450,— FM.

Lehtovaara, Arvo: *Psykologi. Med anvisningar för experiment.* [*Psychology. With instructions for experiments.*] Transl. by Kristina Wikström. 2. rev. ed. K. J. Gummerus, Jyväskylä. 320 p. 380,— FM.

Lehtovaara, Arvo: *Sielutiede.* [*Psychology.*] 6. rev. ed. K. J. Gummerus, Jyväskylä. 326 p. 300,— FM.

Lehtovaara, Arvo: *Vaikutelmia Göteborgin psykologikongressista 26.6.—1.7. 1950.* [*Impressions from the Congress of psychologists in Gothenburg 26.6.—1.7. 1950.*] Kasvatus ja koulu. 1950, 6; pp. 235—239.

Marcus Aurelius: *Itsetutkisteluja.* [*Meditations.*] Transl. by Yrjö Raivio. Werner Söderström, Porvoo—Helsinki. 150 p. 200,— FM.

Mustelin, Olof: *Några anteckningar om lärdomshistorisk forskning.* [*Some remarks on the study of the history of science.*] Finsk tidskrift T. CXLVIII, 4; p. 179—188.

Nevanlinna, Rolf: *Matematiikan kehityksen johtavia periaatteita.* [*Leading principles in the history of mathematics.*] Arkhimedes 1950, 1; p. 13—27.

Nykänen, Aatu: *Havaitsemisesta ja ajattelusta alkeismatematiikassa.* [*Observation and reflection in elementary mathematics.*] Matemaattisten aineiden aikakauskirja 1950, 3; pp. 88—93.

Paillard, Jean: *Några glimtar ur Jacques Maritains filosofi.* [*Some impressions from the philosophy of Jacques Maritain.*] I—II. Nya Argus 1950, 16, 17. pp. 221—224, 240—242.

Palmgren, Pontus: *Fysiologinen aika.* [*The physiological time.*] Ajatus XVI, pp. 15—24.

Pesola, Vilho A.: *Ihminen — tiede — uskonto.* [*Man — science — religion.*] (Rev. of: Lecomte du Noüy: Human destiny.) Valvoja 1950, 3; pp. 87—92.

Railo, Jaakko: *Wilhelm Röpke ja yhteiskuntatieteiden filosofia.* [*Wilhelm Röpke and the philosophy of the social sciences.*] Ajan kirja 1950, 2; pp. 101—104.

Renvall, Pentti: *Arnold J. Toynbeen käsityksiä historiallisesta kehityksestä.* [*Views of Arnold J. Toynbee of the evolution in history.*] Historiallinen aikakauskirja 1950, 1; pp. 107—116.

Saarnio, Uuno: *Loogiset perusoliot.* [*The logical basic elements.*] Ajatus XVI, pp. 25—67.

Salmenkallio, Kauko: *Usko ja tieto. Ingemar Hedeniuksen hyökkäys ja sen torjunta.* [*Faith and knowledge. The attack of Ingemar Hedenius and its repelling.*] Teologinen aikakauskirja 1950, 4; pp. 204—218.

Salomaa, J. E.: *Historia ja luonnontiede.* [*History and science.*] Valvoja 1950, 4; pp. 109—115.

Salomaa, J. E.: *Philosophie der Geschichte.* Turku, University of Turku. Distributor: Akateeminen kirjakauppa, Helsinki. 203 p. 400,— FM. (= Annales Universitatis Turkuensis. B. XXXV.)

Salomaa, J. E.: *Tie ihmisyyteen. Kansalaisen itsekasvatuksen perusteita.* [*Way to humanity. Foundations of self-education for the citizen.*] Werner Söderström, Porvoo—Helsinki. 191 p. 200,— FM.

Schweitzer, Albert: *Piirteitä elämästäni ja ajattelustani.* [*»Aus meinem Leben und Denken.»*] Transl. by E. Hagfors. Werner Söderström, Porvoo—Helsinki. 202 p. 300,— FM.

Siirala, Matti: *Hypnoosista.* [*On hypnosis.*] Suomalainen Suomi 1950, 5; pp. 272—276.

Sivenius, Simo: *Ajattelun teoriaa.* [*Theory of thinking.*] Ajan kirja 1950, 2; pp. 90—97.

Sorainen, Kalle: *Rousseau Suomessa.* [*Rousseau in Finland.*] Valvoja 1950, 2; pp. 50—57.

Stenius, Erik: *Den språkliga beskrivningen som isomorf avbildning.* [*The description through language as an isomorphic transformation.*] Ajatus XVI, pp. 69—101.

Tiililä, Osmo: *Teologia ja muut tieteet.* [*Theology and the other sciences.*] Teologinen aikakauskirja 1950, 2, 3; pp. 57—79, 130—155.

Toynbee, Arnold J.: *Historia uudessa valossa.* [»*A study of history.*»] From the work in 6 volumes. A study of history ed. by D. C. Somervell. Transl. by Kai Kaila. Werner Söderström, Porvoo—Helsinki. XII, 684 p. 650,— FM.

Toynbee, Arnold J.: *Kulttuurimme koetuksella.* [»*Civilization on trial.*»] Transl. by J. A. Hollo. Pellervo, Helsinki. 266 p. 450,— FM.

Valpola, Veli: *Kokemuksen todistukset suhteellisuusteorian puolesta.* [*Proofs of experience for the theory of relativity.*] Ajan kirja 1950, 2; pp. 98—100.

Valpola, Veli: *Über Namen. Eine logische Untersuchung.* Academia Scientiarum Fennica, Helsinki. 21 p. 50,— FM. (= Annales Academiae Scientiarum Fennicae B. 68, 1.)

Valve, Helena: *Alkoholismi Rorschach — tutkimuksen valossa.* [*Alcoholism in the light of a Rorschach study.*] (Rev. of: A Rorschach study on the psychological characteristics of alcoholics by Charlotte Bühler and D. Welty Lefever.) Alkoholiliikkeen aikakauskirja 1950, 6; pp. 165—169.

Vorländer, Karl: *Sosialististen aatteiden historia.* [*A history of socialistic ideas.*] Transl. by A. Penttilä and H. Välisalmi. Augmented by Veikko Lehtinen. 2. ed. Tammi, Helsinki. 224 p. 385,— FM.

Wright, G. H. von: *Descartes och den vetenskapliga idéutvecklingen.* [*Descartes and the evolution of scientific ideas.*] Ajatus XVI, pp. 103—171.

NORWAY

Birkeli, Emil: *Personlighetens gåter.* [*The riddles of personality.*] Dreyer, Oslo. 255 p. 13,75 NCr.

Dahl, Signe G.: *Retten til å dø og retten til å forkorte liv.* [*Euthanasia.*] Oslo. 30 p. 1,25 NCr.

Evans, Bergen: *Slik kan vi ta feil.* [*The natural history of nonsense.*] Transl. by Børge Bernhardt. Stabenfeldt, Stavanger 1948. 250 pp. 7,50 NCr.

Freud, Sigmund: *Utvalg.* [*Selection.*] Introduction by R. Waelder. Transl. by E. Hauge. Gyldendal, Oslo. 149 p. 8,— NCr.

Gjessing, Gutorm: *Krigen og kulturen.* [*War and culture.*] Gyldendal, Oslo. 136 p. 7,50 NCr.

Grunnelementene i oldtidens og antikkens etisk-religiøse lære. Om det menneskelige mikrokosmos og det universelle makrokosmos. [*Fundamental elements in the ethic-religious doctrine of antiquity. On human microcosmos and universal macrocosmos.*] Oslo 1948. 64 p.

Heber, Gustav: *Etiske problemer.* [*Ethical problems.*] Oslo 1948. 43 p.

Hovstad, Johan: *Heim, hov og kyrkje. Studier i norrøn etikk.* [*Home, sacrificial temple and church. Studies in Norse ethics.*] Samlaget, Oslo 1948. 295 p. 8,50 NCr.

Koppang, Ole: *Louis Lavelles syn på filosofiens vesen og oppgave.* [*The view of Louis Lavelles about the nature and object of philosophy.*] Kirke og kultur 1948, pp. 614—23.

Nome, John: *Tro og fornuft i livssynet.* [*Belief and reason in the view of life.*] Credo, Oslo 1949. 23 p. 1,25 NCr.

Næss, Arne: *Nokre elementære logiske emne. 1. nynorske utg.* [*Some elementary logical subjects.*] Oslo 1949. 91 p. (Mimeographed.)

Næss, Arne: *Tenkningens utvikling.* [*The development of thinking.*] Oslo 1949. 100 pp. (Mimeographed.)

Økland, Fridthjof: *Er tilværelsen femdimensjonal?* [*Is existence five-dimensional?*] With English summary. Cammermeyer, Oslo 1949. 78 p. 6,25 NCr.

Økland, Fridthjof: *Slik kom utviklingslæren til Norge.* [*Thus came the doctrine of development to Norway.*] Samtiden 1949, pp. 581—85.

Raknes, Ola: *Fri vokster. Psykologiske essays.* [*Free growth. Psychologic essays.*] Tanum, Oslo 1949. 194 p. 12,— NCr.

Rasmussen, Egil: *Kunstneren og samfunnsbildet.* [*The artist and the view of society.*] Nasjonalforlaget, Oslo 1949. 165 pp. 16,— NCr.

Scarabæus: *Mysteriesamfund. Innledende orientering om de lukkede etisk-religiøse samfund.* [*Societies of mystery. Introductory orientation about the closed ethic-religious societies.*] Oslo 1948. 382 p. 20,— NCr.

Schjelderup, Harald K.: *Filosofiens historie. 3. forøk. utg. 8. oppl.* [*History of philosophy. 3. enlarged ed. 8. iss.*] Gyldendal, Oslo 1950. 238 p. 14,50 NCr.

Skard, Eiliv: *Demokratiets vei.* [*The way of democracy.*] Aschehoug, Oslo 1948. 48 p. 2,35 NCr.

Tønnessen, Herman: *Holdningen til rettsoppgjøret (1945—1948) belyst ved intervjuer av 150 Oslo-jurister.* [*Attitudes towards the court settlement (1945—1948) illuminated by interviews with 150 Oslo journalists.*] Filosofiske problemer. Nr. 15. 154 p. (Mimeographed.)

Tønnessen, Herman: *»Det private initiativ». En semantisk-sosiologisk undersøkelse.* [*»The private initiative». A semantic-sociologic investigation.*] Filosofiske problemer. Nr. 11. 113 pp. (Mimeographed.)

Vandvik, Eirik: *Humanisme og kristendom.* [*Humanism and christianity.*] Syn og segn 1948, pp. 1—11.

Ytrehus, Ottar: *Utviklingstanke og atomteori.* [*The idea of development and atomic theory.*] Syn og segn 1948, pp. 123—32.

SWEDEN

Ahlberg, Alf: *Vad är materialism?* [*What is materialism?*] Sveriges kyrkliga studieförb., Stockholm. 46 pp. 1,— SwCr. (= Sveriges kyrkliga studieförbund. Skriftserie. 12.)

Åkesson, Elof: *Forskningens frihet och samhället.* [*Society and the freedom of science.*] Samtid och Framtid 1950, 7; p. 407—415.

Anderberg, Rudolf: *Uppsala universitets institution för psykologi och pedagogik. Organisation, arbets- och forskningsuppgifter 1944—1950.* [*The institute of psychology and pedagogy at the university of Upsala. Organisation and scientific work in 1944—1950.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 193—200.

Aspelin, Gunnar: *Bertrand Russell — politiker och moralist.* [*B. R. — politician and moralist.*] Samtid och Framtid 1950, 10; pp. 591—594.

Alsterdal, Alvar: *Hans Larsson och folkbildningen.* [*H. L. and the education of the people.*] Folklig Kultur 1950, 10; pp. 352—353.

Bacon, Francis: *Om studier.* [*On studies.*] Folklig Kultur 1950, 10; pp. 322—323.

Bar-Hillel: *Bolzano's definition of analytical propositions.* Theoria 1950, 2; pp. 91—117.

Berg, Charles: *Botad genom djupanalys. En man och hans samtal med psykoanalytikern.* [*»Deepanalysis.»*] Transl. by Ola Andersson. Natur & Kultur, Stockholm. 259 p. 11,25 SwCr.

Bergman, Hugo: *Judiska religionsfilosofer i vår generation.* [*Modern Jewish philosophers of religion.*] Transl. by Ragna Aberstén-Schiratzki. Geber, Stockholm. 167 p. 6,50 SwCr. (= Levande Debatt.)

Berne, Erik: *Det mänskliga själslivet i hälsa och sjukdom.* [*»The*

mind in action.»] Transl. by Karl Hylander. Natur & Kultur, Stockholm. 333 p. 14,— SwCr.

Bjerre, Poul: *En själsläkare ordinerar.* [*A psychiatrist's prescriptions.*] Natur & Kultur, Stockholm. 276 p. 9,75 SwCr.

Boalt, Gunnar: *USA-ungdomen och samhällsklasserna.* [*The young people of USA and the social classes.*] Tiden 1950, 9; pp. 539—550.

Brandell, Gunnar: *Strindbergs Infernokris.* [*The Inferno crisis of Strindberg's.*] Bonnier, Stockholm. 303 p. 15,— SwCr.

Bruhn, Karl: *Finländsk pedagogik och psykologisk forskning 1942—1950.* [*Psychologic-pedagogical research in Finland in 1942—1950.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 241—254.

Davis, W. Allison & Havighurst, Robert J.: *Mannens fader.* [*»Father of the man.»*] Transl. by Ellen Kälvesten-Elmér. Kooperativa Förbundets Bokförlag, Stockholm. 240 p. 9,50 SwCr.

Dieck, Charlotte: *Vad är psykosyntes?* [*What is psychosynthesis?*] Samtid och Framtid 1950, 9; pp. 539—546.

Ehnmark, Erland: *Helighet och rätt. Ett utkast.* [*Holiness and rightness. A first sketch.*] Svensk Teologisk Kvartalskrift 1950, 3—4; pp. 199—213.

Eidlitz, Walther: *Nyare indisk religionsfilosofi.* [*Modern Indian philosophy of religion.*] Prisma 1950, 4; pp. 4—12.

Eklund, Harald: *Upplevelse och tydning inom mystiken.* [*Experience and interpretation within mysticism.*] Årsbok för kristen humanism 1950; pp. 5—12.

Elmgren, John: *Den psykologisk-pedagogiska verksamheten vid Göteborgs högskola.* [*The psychologic-pedagogical work at the university of Gothenburg.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 228—240.

Eng, Helga: *De siste års forskning vid Universitetets pedagogiske forskningsinstitutt.* [*The psychologic-pedagogical research at the university (of Oslo) in the last few years.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 263—267.

v. Engeström, Sigfrid: *De moraliska föreställningars »sanning».* [*The »truth» of moral ideas.*] Svensk Teologisk Kvartalskrift 1950, 3—4; pp. 214—232.

Filosofisk läsebok. [*A philosophical reader.*] Ed. by C. E. Sjöstedt. Natur & Kultur, Stockholm. 293 p. 10,— SwCr.

Fransson, Evald: *Kulturproblemets baksida.* [*The backside of culture.*] Tiden 1950, 7; pp. 415—422.

Gyllensten, Lars: *Synpunkt Sören Kierkegaard.* [*The Sören Kierkegaard point of view.*] Prisma 1950, 2; pp. 72—73.

Havighurst, Robert J.: see Davis, W. Allison.

Herrlin, Olle: *Den kristne och filosofin. Några problem i aktuell religionsfilosofi.* [*The Christian believer and philosophy. Some problems of present philosophy of religion.*] Årsbok för kristen humanism 1950; pp. 13—23.

Holmquist, Bengt: *Bertrand Russell och samtiden.* [*B. R. and the present time.*] Bonniers Litterära Magasin 1950, 10; pp. 759—763.

Holmstrand, Nils: *Ande och psyke. Riktlinjer för en pastoralpsykologi.* [*Spirit and mind. Directive lines for pastoral psychology.*] Gummesson, Stockholm. 129 p. 3,75 SwCr.

Hörnfeldt, Ragnar: *Nivå och struktur. Några problem inom intelligensforskningen.* [*Level and structure. Some problems of intelligence research.*] Lundequist, Uppsala. 262 p. 8,— SwCr.

Horney, Karen: *Våra inre konflikter.* [»*Our inner conflicts.*»] Transl. by Gerd Osten. Kooperativa Förbundets Bokförlag, Stockholm. 187 p. 8,50 SwCr.

Hur människans psyke fungerar. [»*How the mind works.*»] Ed. by Cyril Burt. Transl. by Karin Granstedt. Natur & Kultur, Stockholm. 254 p. 9,25 SwCr.

With contributions by: Cyril Burt, Ernest Jones, Emanuel Miller, William Moodie.

Husén, Torsten: *Rättstavningsförmågans psykologi. Några experimentella bidrag.* [*The psychology of the ability of correct spelling. Some experimental contributions.*] Svensk Läraretidnings Förlag, Stockholm. 179 p. 7,50 SwCr. (= Pedagogiska skrifter 207—209.)

Husén, Torsten: *Testresultatens prognosvärde. En undersökning av den teoretiska skolningens inverkan på testresultaten, intelligenstestens prognosvärde och de sociala faktorernas inverkan på resultatet till högre läroanstalter.* [*The prognosis value of test results. An investigation of the influence of theoretical education on test results, of the prognosis value of intelligence tests, and of the influence of social circumstances on the selection to higher educational institutions.*] With an English summary. Geber, Stockholm. 194 p. 6,75 SwCr. (= Almqvist & Wicksells psykologisk-pedagogiska bibliotek.)

Husén, Torsten: *Forskningsarbetet vid Stockholms högskolas psykologiska institut 1945—1949.* [*The scientific work of the psychological institute of the university of Stockholm in 1945—1949.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 211—217.

Husén, Torsten: *Det psykologiska forskningsarbetet vid försvaret 1945—1950.* [*Psychological research at the Swedish military forces in 1945—1950.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 218—227.

Johannesson, Lechard: *Replik.* [*Reply (to Erik Stenius).*] Prisma 1950, 5—6; pp. 112—113.

Josefson, Ruben: *Grundproblemet i Reinhold Niebuhrs sociala*

etik. [*The fundamental problem of Reinhold Niebuhr's social ethics.*] Svensk Teologisk Kvartalskrift 1950, 3—4; pp. 276—285.

Kellerman, Gösta W.: *Existentialismen och religionen.* [*Existentialism and religion.*] Religion och Kultur 1950, 4; pp. 205—214.

v. Kempsli, Jürgen: *Benses Charakteristik einer ternären Logik.* Theoria 1950, 2; pp. 152—153.

Landberg, Georg: see Lindblom, Paul.

Landquist, John: *Spontaneitet och idealitet.* [*Spontaneity and idealistic endeavour.*] Årsbok för kristen humanism 1950; pp. 24—32.

Lange, Birgit: *Ett svar till professor Ingemar Hedenius.* [*A reply to professor Ingemar Hedenius.*] Gleerups Universitetsbokhandel, Lund. 37 p. 2,— SwCr.

Lehtovaara, Arvo: *Människokunskapens grunder.* [*The foundations of psychology.*] Transl. by Harriett Thesleff. Natur & Kultur, Stockholm. 232 p. 9,— SwCr.

Lindblom, Paul & Landberg, Georg: *Humanistiska perspektiv.* [*Humanistic prospects.*] Ehlin, Stockholm. 134 p. 3,— SwCr. (= Idé och samhälle.)

Lindeskog, Gösta: *Vad är en livsåskådning?* [*What is a philosophy of life?*] Sveriges kyrkliga studieförbunds förlag, Stockholm. 66 p. 1,50 SwCr. (= Sveriges kyrkliga studieförbund, Skriftserie. 10.)

Lindroth, Sten: *Giordano Bruno, ett porträtt.* [*G. B., a portrait.*] Prisma 1950, 5—6; pp. 71—80.

Lindström, Valter: *Kierkegaards tolkning av självförnekelsen såsom kristendomens livsform.* [*K's interpretation of self-denial as the essence of Christianity.*] Svensk Teologisk Kvartalskrift 1950, 3—4; pp. 326—334.

Lunner, Sven: *Psykologi. Studieplan och handledning.* [*Psychology.*] Ehlin, Stockholm. 32 p. 1,— SwCr. (= Sveriges kyrkliga studieförbund. Allmän studieplan. 17.)

Nietzsche, Friedrich: *Så talade Zarathustra. En bok för alla och ingen.* [*»Also sprach Zarathustra.»*] Transl. by Tage Thiel. Forword by John Landquist. Medén, Stockholm. 303 p. 13,— SwCr.

Nordquist, Gösta: *Praktisk psykologi. En handledning.* [*Practical psychology. A directive guide.*] Svenska Kyrkans Diakonistyrelses Förlag, Stockholm. 155 p. 6,— SwCr.

Nyman, Alf: *Religiositet utan gudar. Ett livsmotiv hos Maurice Materlinck.* [*Religiosity without gods. A motive of life in M. M.*] Samtid och Framtid 1950, 9; pp. 547—553.

Ofstad, Harald: *The descriptive definition of the concept of »legal norm» proposed by Hans Kelsen. An elementary and critical inves-*

tigation. I. Theoria 1950, 2; pp. 118—151. *II*: Theoria 1950, 3; pp. 211—246.

Ohlsson, Harry: *Studieplan i filosofins historia.* [*A plan for the study of the history of philosophy.*] Ehlin, Stockholm. 16 p. 1,— SwCr. (= Sveriges kyrkliga studieförbund. Allmän studieplan. 18.)

Olsson, Herbert: *Den naturliga gudskunskapens problem enligt den senmedeltida nominalismen.* [*The problem of the natural knowledge of God according to late middle age nominalism.*] Svensk Teologisk Kvartalskrift 1950, 3—4; pp. 372—384.

Rocker, Rudolf: *Nationalism och kultur. II.* [*Nationalism and culture.*] Transl. by Carl-Elof Svenning. Federativa Förlaget, Stockholm. 485 p. 15,— SwCr.

Russell, Bertrand: *Filosofi för lekmän och andra essayer.* [*»Unpopular essays.»*] Transl. by Anders Byttner. Natur & Kultur, Stockholm. 200 p. 11,50 SwCr.

Russell, Bertrand: *Skeptiska essäer.* [*»Skeptical essays.»*] Transl. by Anders Byttner. Natur & Kultur, Stockholm. 232 p. 13,50 SwCr.

Russell, Bertrand: *Den mänskliga kunskapen. Dess omfattning och gränser.* [*»Human knowledge — its scope and limits.»*] Transl. by Solveig and John Landquist. Natur & Kultur, Stockholm. 509 p. 28,50 SwCr.

Russell, Bertrand: *Vilka mänskliga önskningar är politiskt betydelsefulla?* [*What human desires are politically important?*] Samtid och Framtid 1950, 10; pp. 579—590.

Russell, Bertrand: *Kommunismens misstag. Några randanteckningar till »Vi trodde på kommunismen».* [*The mistake of communism. Some comments on »We believed in communism».*] Samtid och Framtid 1950, 7; pp. 401—406.

Rylander, Gösta & Thord, Åke: *Krigsneuroserna och de moderna stridsmedlens psykiska verkningar.* [*War neuroses and the psychic effects of modern weapons.*] Fritze, Stockholm. 3,— SwCr. (From: Kungl. Krigsvetenskapsakademiens handlingar och tidskrift. Årg. 154, pp. 473—575.)

Schweitzer, Albert: *Vördnad för livet.* [*»Denken und Tat.»*] Ed. by Rudolf Grabs. Svenska Kyrkans Diakonistyrelses Förlag, Stockholm. 326 p. 11,50 SwCr.

Siegvald, Herman: *Lunds universitets institution för psykologi och pedagogik 1947—1950.* [*The institute of psychology and pedagogy at the university of Lund in 1947—1950.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 201—210.

Simson, Gerard: *Kan man vara född till förbrytare?* [*Can a man be born as a criminal?*] Samtid och Framtid 1950, 8; pp. 477—482.

Sjöstedt, Nils Åke: *Søren Kierkegaard och svensk litteratur från*

Frederika Bremer till Hjalmar Söderberg. [*S. K. and Swedish literature from F. B. to H. S.*] Wettergren & Kerber, Göteborg. 418 p. 18,— SwCr.

Sjövall, Björn: *Människans roll i evolutionen.* [*The place of man in evolution.*] Religion och Kultur 1950, 4; p. 185—196.

Södergren, Viktor: *Tro och vetande. Några tankar för hedningar, sökare, kristna.* [*Faith and knowing. Some intimations to heathens, seekers and Christians.*] Gumælius, Göteborg. 45 p. 1,25 SwCr.

Sohlenius, Holte: *Varför går folk i studiecirklar? I—II.* [*Why do people frequent study circles?*] Folklig Kultur 1950, 7; pp. 207—210. 1950, 8; pp. 255—258.

Stenius, Erik: *Kunskap, verklighet och — fantasi.* [*Knowledge, reality and — imagination.*] Prisma 1950, 5—6; pp. 100—111.

Stenius, Erik: *Kontrareplik.* [*Rejoinder* (to Lechard Johannesson).] Prisma 1950, 5—6; p. 113.

Tegnæus, Harry: *Le héros civilisateur. Contribution à l'étude ethnologique de la religion et de sociologie africaine.* Author, Uppsala. 224 p. 40,— SwCr. (= Studia ethnographica upsaliensia. 2.)

Thord, Åke: see Rylander, Gösta.

Thorsen, Poul: *Hypnosens metodik och praktiska användning.* [*The methodology and practical use of hypnosis.*] Transl. by Torsten Hansson. Litteraturförlaget, Stockholm. 176 p. 8,50 SwCr.

Torpe, Harald: *Psykologisk-pedagogisk forskning i Danmark 1940—1950.* [*Psychologic-pedagogical research in Denmark in 1940—1950.*] Skola och samhälle 1950, 7—8; pp. 255—262.

Tournier, Paul: *Starka och svaga.* [*»Les forts et les faibles.»*] Transl. by Daniel Andreæ. Svenska Kyrkans Diakonistyrelses Bokförlag, Stockholm. 260 p. 9,50 SwCr.

Wedberg, Anders: *Bertrand Russell, kunskapsteoretikern.* [*B. R., the epistemologist.*] Samtid och Framtid 1950, 10; pp. 595—602.

World Lutheranism of today. A tribute to Anders Nygren. Svenska Kyrkans Diakonistyrelses Bokförlag, Stockholm. 438 p. 20,— SwCr.

FROM THE CONTENTS:

Schlink, Edmund: *Anselm und Luther. Eine Studie über den Glaubensbegriff in Anselms Proslogion.* pp. 269—293.

The

JOURNAL
OF
SYMBOLIC LOGIC

Edited by ALONZO CHURCH and MAX BLACK
Managing Editor, ROBERT E. LUCE

INSTITUT INTERNATIONAL DE PHILOSOPHIE

Administrateurs: ÅKE PETZÄLL, RAYMOND BAYER

Bibliographie de la philosophie

La structure de cet instrument de travail est à 6 entrées :

— Le 1er catalogue, classé par pays, constitue le catalogue mondial des *éditeurs* de philosophie.

— Le 2e catalogue, selon le même classement, est un recensement des *revues* philosophiques et semi-philosophiques avec tous leurs renseignements signalétiques.

— Le 3e catalogue signale toute la production philosophique du semestre précédent avec toutes les caractéristiques nécessaires aux centres de documentation et aux bibliothèques, par ordre alphabétique d'*auteurs* (titre, indication de la langue originale, traductions en français et en anglais, éditeur, année, format, nombre des pages, collection, avec les indications supplémentaires indispensables pour les articles de revues).

— Les trois derniers catalogues sont systématiques :

— Le 4e catalogue reclasse toute la matière du volume *topographiquement* et *chronologiquement*.

— Le 5e catalogue présente un répertoire des *philosophes* et des *savants* analysés et étudiés dans les ouvrages et articles cités au catalogue 3.

— Le catalogue 6 constitue un véritable lexique philosophique analytique franco-anglais de la matière du volume classée par *notions*.

Abonnements

2 volumes 1949: *5 dollars* (1.750 fr), réduits à 4 $ (1.400 fr) pour les membres d'une Société adhérant à la Fédération Internationale des Sociétés de Philosophie.

2 volumes 1950: mêmes conditions.

Prière d'adresser les demandes d'abonnement et les chèques bancaires (en monnaie nationale) ou postaux (en francs français) au nom de la

LIBRAIRIE VRIN
6, Place de la Sorbonne
Paris 5e
Compte de Chèques Postaux: Paris 196-30

Vente par Volume

Année 1937-2 (1 épuisé): $ 2,25 (750 fr), 1938-1 et 2: $ 4,50 (1.500 fr), 1939 (1 seul vol.): $ 2,25 (750 fr), 1946-1 et 2: $ 7,00 (2.400 fr), 1947-1 et 2: $ 7,00 (2.400 fr), 1948-1 et 2: $ 7,00 (2.400 fr).

Printed by *Berlingska Boktryckeriet* Lund 1951

3: 25 Sw. Cr.